

011. 165

LES AMIS DE LA POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Invocation : ANTONI SLONIMSKI. — *L'Exposition de la Route*. — *L'Hôtel Bristol à Varsovie* : ROSA BAILLY. — *Effet de neige* : BORYSOWSKI. — *Locomotive* : ARCT. — *Tombes Varsoviennes*. — *Boryslaw ou la Féerie du Pétrole* : ROSA BAILLY. — *Des mœurs parlementaires*. — *Gains et Générosités de Matejko* : STERLING. — *La lutte pour les cendres du Propriétaire* : JEAN LORENTOWICZ. — *L'Épopée de Joseph Pilsudski*. — *Figures Varsoviennes* : Jarrossy : Bz. — *L'Action des Amis de la Pologne*.



ÉGLISE SAINT-GEORGES, A WILNO, AU 17^e SIÈCLE
Georges Hoppen

INVOCATION

par Antoni SLONIMSKI



Il suffit de dormir, le temps passe,
Il suffit de fermer les paupières
Pour qu'il glisse telle une vipère
Ou d'un grand bond noir franchisse l'espace.
Il suffit de dormir, et le temps passe.

Dormir ? Rêver ? N'est-il plus noble, en vérité,
D'appeler rêve notre vie précaire
Et songe vain ? Par une nuit d'été
Sous la pâleur des astrales lumières
Que reflète la mer, causer avec la ronde
Des souvenirs, comme Thétis avec les ondes ?

Saurait-on expliquer par des couleurs
Tant d'années de pensées, tous leurs détours,
Par des mots impuissants et trompeurs
Eveiller le passé comme l'amour ?
Si l'on voulait revivre à fond, sentir
Un résidu de rêve, un tout petit fragment,
Il faudrait tout connaître, évoquer l'indicible,
Savoir l'histoire de chaque soupir.

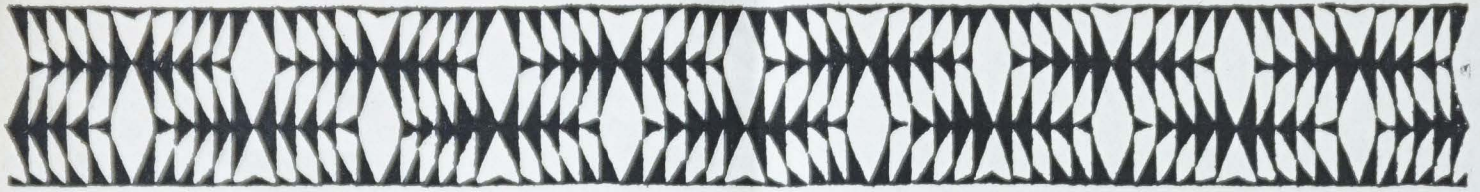
Pense, écoute et regarde : est-ce possible
De narrer le soleil lorsque ses blonds rayons
Entre les feuilles frayent à l'ombre des sillons ?
Choisis le plus beau jour de ta jeunesse enfuie,
A travers cet écho filtre tout doucement
La mélodie du vers; or il reste une lie
Tout odorante, au fond du cœur : mélancolie.
Il faut des demi-mots, des quarts, et moins encore!
Touches noirés, bémols que la parole ignore.

Donc : rêver, sommeiller. Fermer à clé
Le monde des pensées. Renoncer aux tourments
Des sentiments en sons impuissants refoulés.
Même nos plus prochains, oh, quel éloignement !
Donc : sommeiller, rêver. Pourtant, peut-être est-il
Plus noble de lutter et de lancer en l'air
La parole indignée ainsi qu'un projectile,
Etre l'étoile qui par une nuit tranquille
Ne brille pas, mais fend le ciel de son éclair.

Traduit par Thérèse Koerner-Karbowska.



WITTIG-Bronze



L'Exposition de la Route



Nos lecteurs savent bien que l'une des plus grosses tâches de nos amis polonais, pour la reconstitution de leur pays, c'est l'établissement d'un réseau routier.

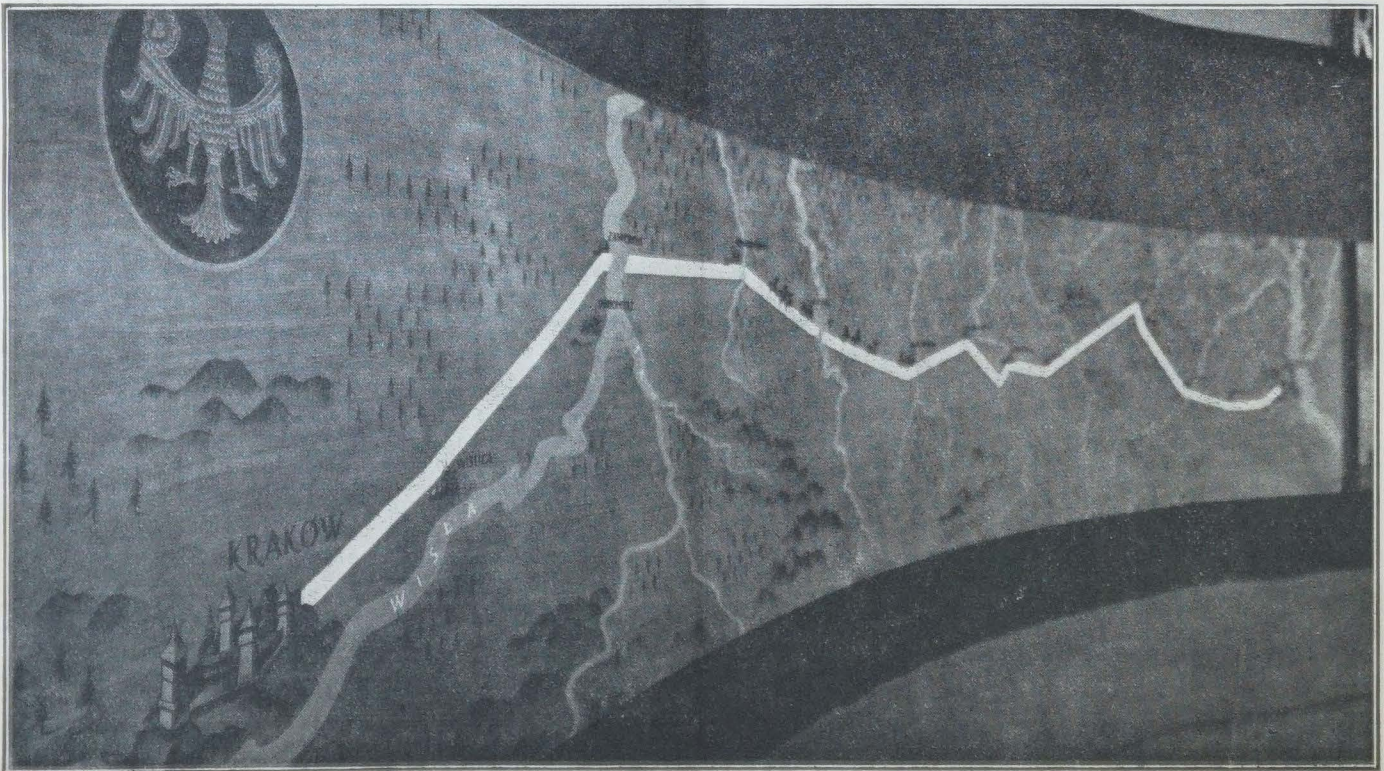
Pendant l'oppression, l'Autriche négligeait les routes de la Galicie; la Russie détruisait systématiquement celles du Royaume.

Aujourd'hui, les Polonais ayant réussi à reconstituer à peu près intégralement la Pologne, va se dresser devant eux le problème routier, particulièrement difficile à résoudre dans un pays où le sol sablonneux n'est que poussière en été et boue en hiver.

Afin d'intéresser le public à l'énorme effort accompli par le Gouvernement et les villes pour la création des routes, une exposition vient de s'ouvrir à l'Ecole Polytechnique de Varsovie.

Même les profanes sont conquis en visitant les locaux et les jardins de l'Ecole Polytechnique, où le Comte Tyszkiewicz a établi l'Exposition Routière. Les qualités éminentes des Polonais éclatent dans chaque détail : un goût et une grâce suprême, une vive intelligence et cette ardeur de patriotisme qui leur ferait soulever les montagnes.

On a utilisé l'escalier monumental dont les spires vous emmènent jusqu'en haut de l'édifice pour



LA ROUTE DE STEFAN BATORY

présenter la route de gloire qui sera édiflée à la mémoire du Maréchal Pilsudski, de Zulow, son lieu de naissance, à Zakopane, par Wilno, Varsovie, Kielce et Cracovie : le dessin de la route se développe le long de la rampe de l'escalier, sur un fond bleu que décorent des silhouettes de sapins, des croquis d'étangs et des indications topographiques, exécutés dans un style volontairement naïf et charmant. De place en place, cette serpentine bleue est coupée par d'admirables photographies, représentant les principaux monuments devant lesquels passera la route du Maréchal Pilsudski. Un emblème d'argent les fixe au tracé général et complète l'harmonie de cette décoration si simple et d'un goût parfait.

Quant aux premières salles, elles feraient la joie même de ceux que n'intéresse pas du tout la technique des routes. Elles représentent en effet par des tableaux pittoresques et vivants l'histoire des routes à travers les âges.

Le clou, pour commencer, ce sont les photographies de la cité préslave qu'on vient de découvrir aux environs de Poznan, près du lac de Biskupin. Le sol tourbeux a conservé là tout un groupe de maisons, avec leurs foyers et leurs remparts et aussi une route de 75 cm. de large, formée de troncs d'arbre perforés, et qui ressemble fort à celles que l'on trouve aux environs de Wilno. Cette route date d'environ 2.500 ans.

Un grand tableau met à l'entrée de la salle Piast, le Forgeron, premier roi de Pologne, et constructeur de roues.

Puis viennent les routes romaines, les routes du Moyen Age, où grouillent des foules peintes avec un sens aigu de l'humour. Des gravures du 19^e siècle représentent les diligences dans leur tourbillon de poussière, leurs postillons, et leurs voyageurs sentimentaux.

Les tableaux les plus intéressants sont ceux de la fameuse Route du Sel, au sud de la Pologne, la



COMMENT ON RÉPARE UNE ROUTE

Piste Noire des invasions tartares, et les routes chevaleresques de Boleslas le Hardi, de Stefan Batory, de Sobieski, que suivent les hussards ailés, enfin la route de la Grande Armée.

Dans la section historique que de détails seraient encore à relever : une carte de la Pologne au 13^e siècle, un décret de Napoléon relatif à la construction d'une route unissant la Baltique à la Seine, des signaux postaux, etc.

Pour bien instruire le public polonais de l'effort à accomplir, des salles entières représentent, avec des photographies agrandies, des maquettes de plâtre et des schémas, les routes telles qu'elles sont maintenant en Pologne, avec leurs trous que la pluie change en étangs, leurs invraisemblables fondrières et leurs tracés établis pour les longs charrois par voitures : et en regard, les routes modernes déjà établies en Pologne, tracées selon les nécessités de la vitesse automobile et de façon à ce que le mauvais temps n'ait plus de prise sur leurs solides revêtements.

On voit, sous des vitrines, la coupe des routes

modernes, les divers matériaux dont elles se composent et leurs épaisseurs relatives. Mieux encore, dans les jardins de l'Ecole Polytechnique ont été établis des tronçons de vraies routes, selon les techniques les plus modernes : avec des briques anti-dérapantes, avec des fers ondulés pour tenir les surfaces d'asphalte, pierres concassées, ciment, briques hollandaises, etc.

Ces tronçons subsisteront et seront employés. On jugera sur eux du degré d'excellence des divers modes de construction des routes.

Une section saisissante présente les richesses naturelles de la Pologne pour les matériaux de la construction routière : notamment, les carrières de granit et les carrières de basalte, dont on détache un par un les piliers colossaux.

Dans d'autres salles, des ponts en miniature (certains avec tablier qu'une mécanique soulève et raba'sse), permettent d'évaluer les travaux tout à fait remarquables du Génie polonais, ainsi que ses efforts pendant les inondations.

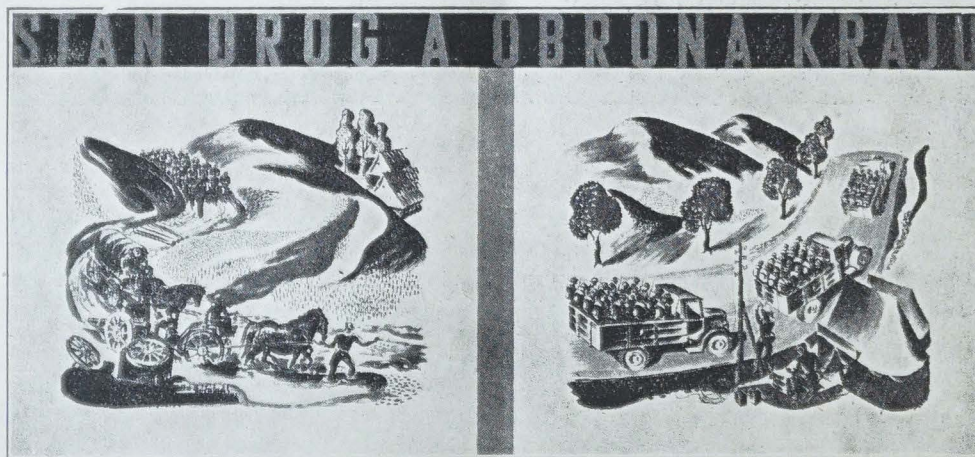
Les plus belles routes de la Pologne actuelle

sont en Haute-Silésie, où le pourcentage des routes modernisées (61 p. 100) est plus fort qu'en Italie. Elles ont été établies non par les Allemands, comme tant de personnes le croient, même en Pologne, mais bien par les Polonais, et en particulier par ce Woiewode qui accomplit à Katowice un travail de Romain, M. Michel Grazynski. Ce sont des routes en fer, dites de klinkiel. Mais il existe aussi ailleurs en Pologne de parfaites autostrades : celle d'Okecie, qui conduit de Varsovie au port d'aviation ; celle de Haller, en Poméranie ; et d'admirables chaussées, comme celle de Varsovie à Modlin.

Les salles et les stands de l'industrie routière offrent aux connaisseurs toutes sortes de machines pour trier les cailloux, tasser les routes, fabriquer le ciment électro, qui durcit en quelques heures, etc.

L'Allemagne tient dans l'exposition autant de place que la Pologne. Elle a expédié à Varsovie son

Exposition de Munich. Ses machines s'imposent aux visiteurs. On est certain que de nombreuses commandes seront passées aux établissements allemands avant la fermeture de l'exposition. Les stands allemands se distinguent d'ailleurs des stands polonais par une sécheresse de présentation bien caractéristique. Tout est roide, sec et dur. Et les tableaux de propagande sont par trop suggestifs : une immense carte représente les différents pays d'Europe, avec le pourcentage des progrès réalisés par chacun d'eux dans le domaine routier, au cours de ces dernières années. La pauvre France se déconsidère avec un chiffre minuscule. La puissante Allemagne s'enorgueillit d'un très gros chiffre. Il n'est besoin que de réfléchir une seconde pour comprendre que la France, avec un excellent réseau routier, n'a pas eu besoin de faire beaucoup d'efforts ces années dernières, tandis que l'Allemagne, qui a tant travaillé, prouve par cela même que ses routes étaient inexistantes, ou en bien mau-



L'AFFICHE DE « LA ROUTE ET LA DÉFENSE DU PAYS »

vais état. Mais la plupart des visiteurs, qui passent vite, remportent l'impression que l'Allemagne, dans ce domaine aussi, est « uber alles ».

Cette France, me direz-vous, où est-elle ? Elle n'est pas là !

M. Paul Simon, délégué du Touring Club, Conseiller du commerce extérieur, a réclamé à corps et à cris, des documents pour donner à notre pays la toute première place qui lui reviendrait dans une semblable exposition. Il n'a reçu aucun envoi de Michelin, et encore, expédié par la valise diplomatique *polonaise*...

L'envoi lui est arrivé trop tard pour être mis en bonne place.

Le Comte Tyszkiewicz a fait ce qu'il a pu, à ses frais, pour que la France soit pourtant représentée. Et son dévouement à notre pays a réussi à lui donner en peu d'espace, une importance capitale. Il a choisi de montrer le travail français dans le domaine routier pendant la Grande Guerre. Les tableaux, exécutés sur ses ordres, représentent les routes des environs de Verdun, et en mettent en

lumière la simple signification par cette phrase de Joffre : « Pour avoir la victoire, il faut que les routes tiennent. »

C'est donc Verdun qui sauve notre honneur dans cette exposition varsoviennne. Mais les commandes iront à l'Allemagne. Ce n'aura pas été la faute des Polonais.

*
**

Relevons dans les statistiques quelques chiffres vraiment intéressants.

Le réseau des routes en Haute-Silésie a nécessité 107.425.200 zlotys. Le trésor de Haute-Silésie a payé sur cette somme : 53.003.000 zlotys, les fonds de l'Etat, 300.000 zlotys, le fond routier, 9.737.600 zlotys; le fonds du travail, 4.780.900 zlotys; les caisses de l'Autonomie provinciale : 24.459.400 zlotys; les villes plus de 15 millions.

La longueur totale des routes nationales en Haute-Silésie s'élève à 380 km. Les routes de la Wojewodie à 252 km. Au long de ces voies, l'on a planté 58.339 arbres feuillus.

Pour la construction des ponts en Haute-Silésie on a dépensé jusqu'à présent 2.831.600 zlotys.

Les statistiques accusent le passage de 0,58 automobile pour 1 km. 2 de route. Pour 100 km. on compte 89 convois automobiles : tandis que dans le reste de la Pologne, et pour la même longueur, on en compte seulement 9.

Un programme de 6 ans prévoit 15.955.000 zlotys pour la construction et la reconstruction des routes : 3.958.800 pour leur entretien et 1.070.000 pour la construction de ponts.

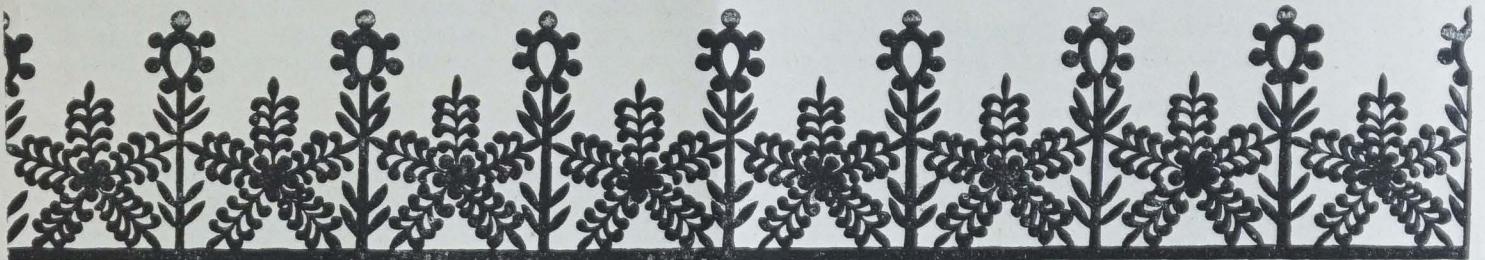
Quant aux frais d'établissement d'une route au kilomètre, ils sont vraiment très élevés en Polo-

gne. Les routes en basalte, granit, ciment et klin-kiel reviennent à 150.000 zlotys par km. Du moins l'entretien en est-il moins coûteux que celui des routes macadamisées.

Les travaux déjà entrepris par le fond de la Route, aidé par le fonds du Travail, ont permis de donner du travail à 150.000 chômeurs.

La construction de 1.100 km. de routes dans les régions par trop déshéritées, et l'entretien de 20.000 km. de routes déjà établies, sont prévus.

Ainsi, la Pologne achèvera-t-elle son imposant travail de reconstitution.



L'Hôtel Bristol à Varsovie



Ce qui suit n'est pas une publicité payée, croyez-le bien, chers lecteurs; c'est une dette de reconnaissance que je tiens à acquitter devant vous.



L'hôtel Bristol est un des plus anciens de Varsovie. Il se carré bien en vue sur le Faubourg de Cracovie, à deux pas de l'ancienne place de Saxe.

Quand les travaux des urbanistes contemporains auront ramené Varsovie face à la Vistule, l'hôtel Bristol fera le coin de la large artère, qui ouvrira une perspective de la place Pilsudski sur la Vistule, le Faubourg de Praga et les brumes de la plaine polonaise.

Son aménagement intérieur n'a pas cette agressive modernité qui glace l'imagination par des surfaces trop nues et des murs trop blancs. Ses tapis rouge foncé donnent une impression de chaleur et de confort.

Inutile de dire qu'il présente dans ses quatre cents chambres tout ce qu'on peut attendre d'un hôtel de premier ordre dans une capitale : salles

de bains privées, téléphones auprès du lit, électricité, et armoires à glace.... N'insistons pas non plus sur les décorations lumineuses, pourtant bien charmantes de sa salle à manger, dont les piliers dissimulent leurs lampes électriques derrière de hautes lames de verre dépoli, disposées en roides et élégantes corbeilles; ni sur son jardin intérieur entre des treillages de délicates plantes grimpantes, et son bassin où chante un jet d'eau.

A nos yeux, le trait le plus original et le plus sympathique du Bristol, c'est son personnel, qui est aussi polonais qu'on puisse le rêver, en dépit du nom anglais de l'établissement.

Portiers, maîtres d'hôtel, serveurs, garçons d'étage, femmes de chambre, proposés aux vestiaires, chasseurs, tous et quel que soit leur âge, font penser à ces vieux serviteurs qui sont dans les bonnes familles : depuis quand, on ne le sait plus, et pour le reste de leur vie assurément.

Le personnel de Bristol possède le grand style qui consiste pour un serviteur à se rendre indispensable, tout en se faisant oublier. Ils resteront, si vous le désirez, des meubles, à la fois utiles et décoratifs; mais, que vous leur souriez, et toute

leur gentillesse polonaise vient aussitôt illuminer leur physionomie. On les sent pleins de bonne volonté, débordants de sollicitude, ne songeant plus qu'à vous faire plaisir.

Sans trace ni de familiarité, ni d'obséquiosité, les voilà devenus vos amis, en même temps que vos serviteurs; ils font partie de votre famille. Vous pouvez attendre d'eux affection et dévouement.

Pendant ces journées si fatigantes que j'ai passées à Varsovie, c'était une détente que de me retrouver parmi ce personnel du Bristol, qui était pour moi aux petits soins, sans jamais, du reste, s'imposer par l'excès de ses attentions.

Je ne me lassais pas d'admirer tant de discrétion alliée à tant de bonne grâce.

Quand on me sentait en meilleure santé, on s'efforçait alors de me rendre un autre genre de service. Tout le monde parlant français, je me laissais aller à la paresse et n'employais plus le polonais. Alors, le personnel du Bristol me répondait dans sa langue et me donnait à entendre que je devais profiter de mon séjour à Varsovie pour perfectionner mon polonais. Ces excellentes gens avaient mille fois raison, et je ne pouvais mieux faire que de suivre leur conseil muet.

Mais, dès que l'on me voyait entrer préoccupé ou lasse, tout le monde était d'accord pour m'éviter l'effort de parler une langue qui m'est chère, mais qui me reste encore étrangère par plus d'une tournure.

Quant à mes collaborateurs français qui m'accompagnaient cette année à Varsovie, je voyais les serviteurs se pencher vers eux, à table, leur demander de reprendre potage, viande ou légumes, avec une sollicitude vraiment paternelle. Qu'ils paraissent navrés lorsque nous n'avions pas faim !

C'est pour vous, mes chers amis de l'Hôtel Bristol, que j'ai écrit ces lignes. Je ne pouvais vous remercier un à un d'avoir changé pour moi en maison familiale ce grand hôtel cosmopolite, où résonnaient toutes les langues du globe.

Veillez donc trouver ici l'expression émue de ma gratitude.

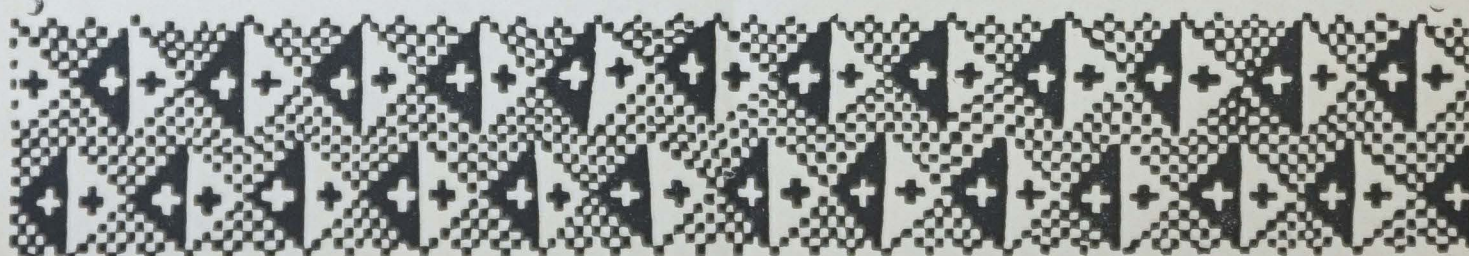
Et je signe du nom dont vous me désigniez, en y ajoutant l'adjectif possessif dont vous me faisiez l'honneur : votre

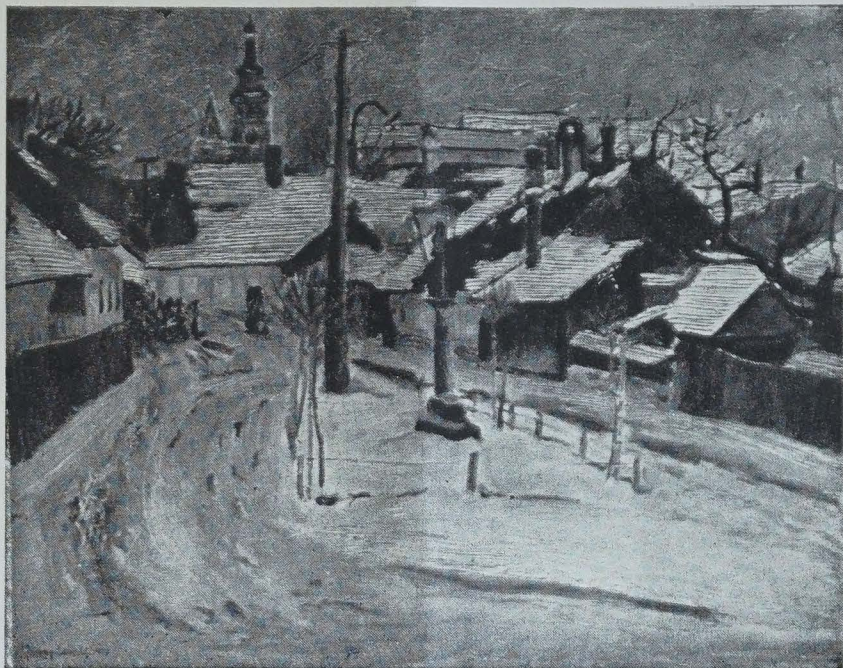
« Rozyczka »,

(Rosa Bailly).



LE PERSONNEL DE L'HÔTEL BRISTOL ET LES AMIS DE LA POLOGNE





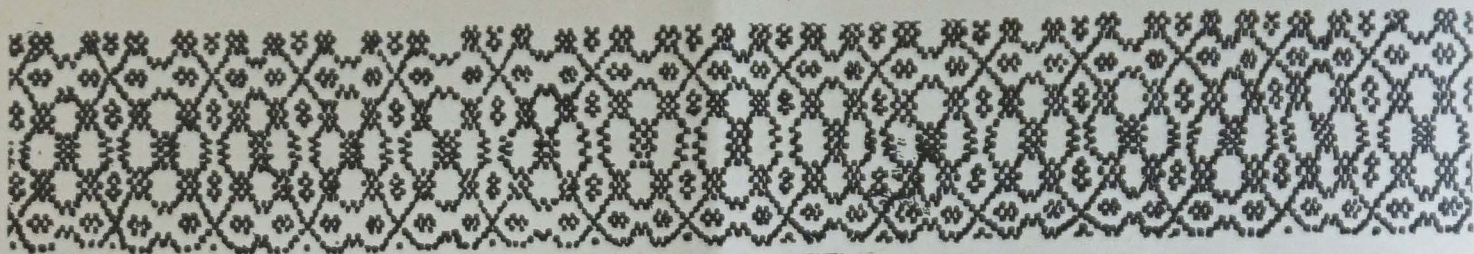
Effet de Neige

BORYSOWSKI



Locomotive

ARCT



Tombes Varsoviennes



M'étant enivrée toute une année des œuvres orageuses et sublimes de Stéfan Zeromski, j'ai voulu, à Varsovie, saluer la tombe de ce grand écrivain de la Pologne, le plus grand peut-être de ses prosateurs.

Par une après-midi dorée d'automne, c'est un fiacre qu'il faut prendre pour se rendre au Powazki le Père Lachaise de Varsovie. Heureuse ville où les fiacres existent encore ! Ils allaient disparaître à tout jamais, lorsque la crise économique a rendu les taxis inaccessibles à la plupart des bourgeois. Pour un zloty, le fiacre vous mène d'un bout de Varsovie à l'autre.

On longe d'abord dans toute sa longueur le quartier juif, noir et grouillant de lévites et de petites casquettes; on traverse une sorte de banlieue où d'interminables palissades vous escortent, quand ce ne sont pas d'interminables baraquements. Ces larges voies paraissent plus larges encore entre ces longs édifices bas. Et sous la **chaude lumière du soleil déclinant**, elles rappellent d'une façon bien inattendue certaines voies espagnoles.

Les pavés de la chaussée se disloquent de plus en plus, et les cahots du fiacre se font plus durement sentir. Cette Varsovie de planches est toujours plus déserte. Enfin, voici le mur de briques roses du Powazki. A sa vue, ne descendez pas de votre véhicule. La porte d'entrée est encore bien loin. Longtemps après que vous avez commencé à longer le mur, elle s'annonce par les files de marchandes de fleurs, qui étalent sur le trottoir leurs couronnes de bruyère, leurs croix de branches de sapin et leurs fleurs en pots.

Une église monumentale la précède encore. Enfin, nous voici à la grille. J'achète une de ces belles couronnes de bruyère, en souvenir de ces déserts sablonneux que Zeromski a tant aimés.

Le cerbère de ces lieux est un géant, aux larges épaules, mais à la figure bonasse. Il est tout vêtu de noir et son apparition met quelque pompe réellement funèbre à l'entrée de ce parc verdoyant et fleuri.

Je lui demande où est la tombe de Zeromski.

Il me regarde avec un peu de surprise et me répond :

— Mais, au cimetière évangélique, naturellement.

Comment ! Zeromski était protestant ! Voilà qui m'explique son œuvre. Tant de fulgurante passion ne pouvait jaillir d'un cœur catholique. Il fallait pour produire son œuvre incendiée, le « refoulement » dont Freud a démonté le mécanisme.

J'irai donc au cimetière évangélique. Mais, puisque je suis au cimetière catholique, je rendrai d'abord visite à cet autre écrivain polonais, qui est son frère en immortalité, Ladislas Reymont.

Sa tombe se trouve derrière les catacombes. Mais ce que les gardiens du cimetière et les bonnes dames qui arrosent leurs fleurs nomment ainsi, c'est ce que nous appellerions un columbarium : un haut mur, percé de niches régulières que ferment soit une simple plaque de marbre ou de bronze, soit une fastueuse composition dans le goût gothique ou baroque. Ce mur est séparé du cimetière par une balustrade et une allée en contre-bas.

L'envers du mur est devenu ces dernières années une sorte de Panthéon polonais en plein air. On y a adossé les monuments des grands morts. La littérature, l'art, l'aviation, la science, toutes les audaces de la pensée et de l'esprit créateur sont venues se figer sous des dalles qui portent les noms de Ladislas Reymont, Skoczylas, Zwirko, Wigura, Emile Mlynarski...

La tombe de Reymont est la plus imposante. Sur le mur est établi un médaillon représentant cette figure de petit bourgeois à binocle, qui convenait si mal à l'âme impétueuse du créateur de « Paysans ». L'inscription nous apprend, entre autres choses, que Reymont était commandeur de la Légion d'Honneur, et nous sommes heureux de retrouver là un reflet de la profonde affection que Reymont portait à notre patrie et de la compréhension que les Français ont eue de son œuvre.

C'est Reymont qui recevra la couronne de bruyère pendue à mon bras. Il faut la lancer sur

la dalle mortuaire, par-dessus une large bordure de fleurs, comme Halina Konopacka, championne du monde, lancerait le disque...

Un vieux jardinier souriant m'explique qu'on peut aller tout droit au cimetière évangélique, en passant par une petite porte, près de là. Mais il y a 4 kilomètres à faire à pied, dans ces voies de banlieue varsoviennne, dont le vide me paraît soudain plein de menaces...

Prenons donc un nouveau fiacre, et dans la lumière de plus en plus rousse d'un soleil qui atteint l'horizon, une longue course nous amène enfin au cimetière évangélique, notablement plus petit que le Powazki.

— Zeromski, Madame, — me dit le gardien, — mais il n'est pas ici. Il est au cimetière calviniste.

Je comprends de mieux en mieux l'œuvre de Zeromski ! (1) Mais parviendrai-je à le saluer avant la fin de la journée ? Les cimetières ferment au crépuscule, et les ombres des boulevards sont bien longues dans les allées.

Heureusement que le cimetière calviniste n'est pas loin. A quelques centaines de mètres, je trouve sa porte, que j'aurais dépassée sans les indications minutieuses de deux ouvriers à qui j'ai demandé confirmation de mon chemin. Il n'y figure aucune inscription. Elle ressemble au porche d'un parc privé, dont rien ne dépasse les murs, si ce ne sont les faites des arbres. La porte semble même fermée. Mais il suffit d'appuyer sur le loquet et nous voici dans le cimetière calviniste paisible et bien clos.

Il est tout petit, car les calvinistes ne sont pas

(1) On m'apprend de Zeromski était réellement catholique. Il ne s'est fait calviniste que pour pouvoir divorcer... A bas, ma belle théorie !

nombreux en Pologne. Mais ils y sont éminents. En parcourant les allées on trouve toutes sortes de noms célèbres : voici le philologue Baudouin de Courtenay, voici l'éditeur Arct...

La tombe de Zeromski est dans l'allée principale, mais à l'écart. Sa forte dalle de granit, rigoureusement simple, est protégée contre les regards indifférents par une voûte d'arbres, une barrière de verdure et une sorte de vestibule sablé. C'est bien là le monument qui convient à l'âme la plus frémissante et au plus fier génie.

Il a voulu être dissimulé même à ses admirateurs, non par dédain, mais parce qu'il a déjà trop souffert sur la terre de l'incompréhension. Moins peut-être des critiques de ses détracteurs, que des compliments tombant à faux.

On m'a dit que Zeromski recueillait tout ce qui paraissait sur son œuvre dans la presse littéraire, et qu'il classait méthodiquement ces coupures. Ce trait est tout d'abord surprenant de la part d'un génie si libre et si audacieux. On ne saurait évidemment y voir une vanité qui se complait à réunir les preuves de sa raison d'être. Peut-être est-ce un indice du caractère ombrageux et tourmenté de l'écrivain, qui voulait conserver le souvenir des critiques et des offenses pour les relire en délectation morose.

Mais ses œuvres seules disent à qui les lit que les immortelles créations de Zeromski sont sorties toute palpitantes de ses douleurs et qu'il a souffert plus que personne sur la terre.

Puisse-t-il avoir trouvé le repos dans la terre maternelle, entre les murs de ce calme cimetière, où si peu de personne se donneraient la peine d'aller l'évoquer.

C'est en nous qu'est passée maintenant, par ses livres, son inapaisable inquiétude.

Boryslaw ou la Féerie du Pétrole



Une route file à travers un frais et gracieux paysage de prairies et de bois, bien polonais, avec des chaumières enfouies çà et là dans les fleurs. C'est la campagne, assoupie dans la chaleur du « Zloty jesien », l'automne doré de la Pologne.

Mais au sortir d'un bois, inattendu, stupéfiant, magique, apparaît tout d'un coup le pays du pétrole.

La campagne semble s'éteindre, se dérober. Il y a toujours, à perte de vue des prés et des bois, mais ils ne servent plus que de cadre, de repoussoir, à la foule des géants noirs qui vient de s'imposer à vos regards et à votre imagination.

Ils sont partout : ils dominent la crête des collines, ils dévalent les pentes, ils gardent les débouchés des vallées. Partout se découvrent leur silhouette géométrique et leur tête carrée. Ils se ressemblent comme les soldats d'une même armée, sous leur cuirasse de tôle et de goudron. Ils s'appuient chacun sur sa lance, en restant aussi rigides qu'elle. Si vous voulez fuir cette parodie d'humanité, ce cauchemar, ils se dresseront à droite, à gauche, devant vous, par derrière; la route vous est barrée de partout. Si la lumière tombe à plein sur eux, elle les humilie et les dévoile : ce ne sont après tout que d'étroites et hautes tours en plan-

ches de sapin, surmontées d'une cabine cubique, à laquelle on accède par un escalier élémentaire et fortement incliné. Mais la plupart d'entre eux se masquent d'ombre, se détachent de la verdure en noir de suie, funèbres, hallucinants.

Ils ne sont pas en rang, comme une armée prête au combat, mais épars, isolés, en campement.

Ils ne resteront pas toujours là, peut-être n'en ont-ils pas pour longtemps. Ces êtres fantastiques détiennent le trésor des profondeurs de la terre, comme les gnomes des contes. Ils veulent bien le livrer aux hommes, mais ce trésor s'épuisera un jour, qui n'est peut-être pas lointain. Aussi, tout autour d'eux prend-il une allure de campement. Les maisons, bâties en hâte, penchent déjà. Certains murs forment avec le sol un angle aigu. On s'étonne de voir un enfant perpendiculaire au sol, pénétrer dans la bâtisse par une porte en oblique, qui sera bientôt parallèle à la terre, quand elle aura achevé de choir. La plupart des habitations tiennent du bazar et du hangar; elles sont plutôt rapiécées que réparées avec des lambeaux de tôle ou de toile goudronnée. Quand les géants s'en iront, ou quand ils mourront paralysés, un coup de vent mêlera ces échoppes et ces baraques et en roulera les minables débris.

Bien entendu, ces éphémères constructions sont habituées par la plus mouvante des races, celle qui ne saurait se fixer, n'ayant plus de patrie depuis tantôt deux mille ans, celle d'Israël, enfin. Le Juif Errant se tient sur le seuil de chaque boutique, où il gagne ses cinq sous quotidiens en vendant avec des torrents d'éloquence et tout un film de gesticulations, des marchandises avariées. Sa barbe grise étalée sur sa lévite, il pense à l'étape du lendemain, et regarde sans le voir les sordides façades des maisons voisines, pareilles à la sienne, et les voies mal tracées, dont il ne lui viendrait pas à l'idée de combler les frondrières. Habitué aux malédictions humaines, il ne se sent pas mal à

l'aise sous la roide surveillance des géants, maîtres du pétrole. Au contraire, il doit trouver une analogie entre ces longs corps noirs, et les maigres juifs, pareils à des planches dans leurs longues lévites. Quand à l'odeur de ces terres où le naphte coule partout en ruisseaux poisseux, elle n'ajoute qu'un accent de plus aux fumets combinés de la crasse et de l'oignon.

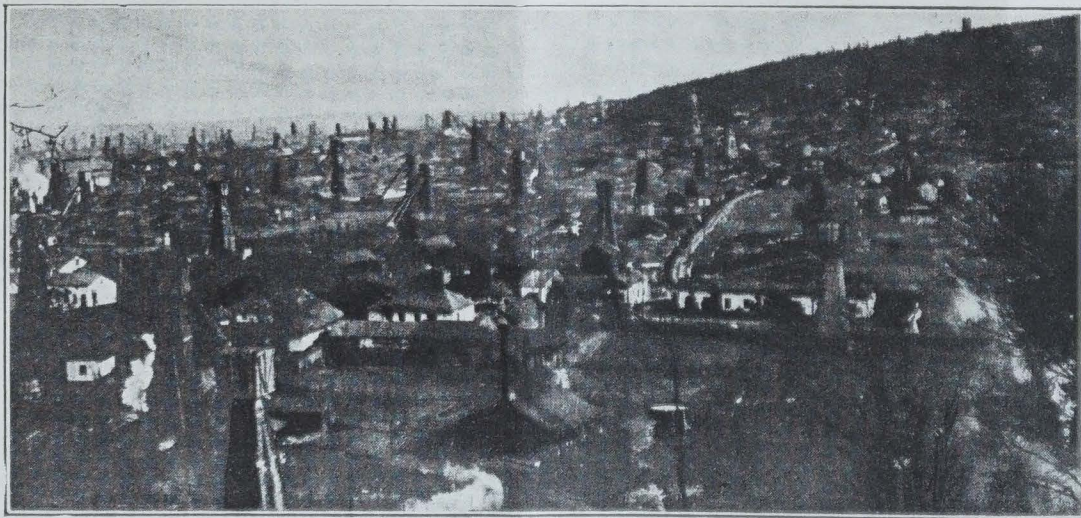
Pendant des kilomètres, les figures géométriques vous accompagnent, vous surplombent, vous guettent, vous surprennent. Vous arrivez enfin dans la forêt, et vos compagnons, toujours géométriques et noirs, du moins frémissent, murmurent et rêvent : ce sont les sapins connus et rassurants. Mais entre leurs têtes apparaissent encore les figures carrées d'un monde cubiste ou martien.

La nuit tombe. Au contraire des fantômes traditionnels, les maîtres du pétrole ne vivent que le jour, et se résorbent dans l'ombre. A peine si l'on devine confusément une dernière figure sur un reste de crépuscule. Et voici que d'un seul coup, les vallées et les collines surgissent du néant : une féerie lumineuse s'étale et scintille sous le ciel dont elle éteint les constellations. La voie lactée, n'est qu'un sentier décoloré qui continue dans le ciel cette voie royale de la terre. Le faible clignotement des étoiles semble être seulement le reflet de ce ruissellement de lumières artificielles.

Car la cité du naphte est éclairée à l'électricité...

La rougeoyante et fumeuse torche du pétrole flamboie seulement çà et là, évoquant les grosses joies des fêtes foraines, ou la panique des incendies. Mais l'embrasement de ce coin de la terre est doré, éclatant et serein comme une fête des dieux les moins charnels, les plus abstraits, ceux qui ne portent aucune ressemblance avec l'homme, et passent instantanément et sans bruit de l'espèce chaleur à l'espèce lumière.

ROSA BAILLY.



LA RÉGION PÉTROLIFÈRE



Des Mœurs Parlementaires



En précisant qu'il parlait non pas en qualité de chef du gouvernement mais en tant qu'homme politique M. Valérien Slawek, Président du Conseil, a accordé au représentant de la « Gazeta Poiska » l'interview suivante, après les élections.

Dans le cadre même de la Constitution, qui pêchait par la base, les partis politiques ont introduit la rivalité pour l'obtention d'une popularité passagère et des voix des électeurs. Dans cette atmosphère, tout homme, en somme honnête, commençait à se dire qu'il serait vaincu dans cette compétition s'il ne suivait la voie qui consiste à se livrer à la démagogie et à tromper ses électeurs. Il ne voulait pas être battu, c'est pourquoi il agissait comme les autres et, très vite, il cessait de comprendre cette simple vérité que le mensonge et la duperie, qui disqualifient un homme dans sa vie privée, ne sauraient le relever dans la vie publique. Les mœurs qui se sont fixées deviennent quelque chose de plus difficile à changer que des articles de loi ou même de la Constitution.

— Pensez-vous, mon colonel, que ces mœurs peuvent encore renaître ?

— Et pensez-vous que les mœurs peuvent être si facilement déracinées ?

N'avez-vous pas remarqué que, malgré le niveau général plus élevé des dernières élections, se sont fait jour encore certains des anciens vices ? Il m'avait semblé que le principe une fois posé, que les électeurs doivent indiquer eux-mêmes ceux en qui ils ont confiance, devait exclure toute agitation des candidats en leur propre faveur. Je pensais que se faire soi-même de la réclame et larmoyer pour l'obtention de la confiance était de si mauvais goût que cela retiendrait les gens de se faire de la réclame pour leur profit. Mais il apparut justement que ces anciennes mœurs électorales agissent encore sur le jugement des candidats.

— Ainsi, mon colonel, ce qui vous importe, c'est surtout la question de mœurs ?

— Oui. Aucune loi ni aucun règlement ne pourront rien aussi longtemps que les nouveaux corps

élus n'auront fait l'effort difficile qui consiste à rompre avec les habitudes des anciennes Diètes, aussi longtemps qu'ils n'auront formé des mœurs plus élevées.

J'ai observé pendant plusieurs années l'activité des Chambres législatives. Je voyais avec quelle difficulté de nombreux collègues de mon club s'efforçaient de rompre avec des méthodes de travail que, dans leurs partis politiques, ils avaient pris l'habitude de considérer comme naturelles. Je voyais comment des hommes nouveaux, qui entraient au parlement pour la première fois, étaient persuadés d'avance que ce sont là des formes indissolublement liées à la politique.

— Comment, mon colonel, vous représentez-vous l'activité des deux nouvelles Chambres ? Qu'est-ce qui, à votre avis, devra changer en comparaison avec le passé ?

— Je voudrais que le parlement devint un rouage utile et adapté à son but dans le mécanisme de l'organisation de l'Etat. Mais pour cela il faut que le labeur accompli par la Diète soit sérieux.

Cependant ce sérieux du travail appliqué à son objet ne pouvait être obtenu là où le député s'efforçait surtout de démontrer que ce qu'il lui importe avant tout ce sont les intérêts de ses électeurs, ceux de la classe ou du milieu social par lui représenté. En conséquence, il prononçait des discours qui, à son avis, devaient plaire à ses électeurs, et ne s'intéressait qu'à des questions qui, pensait-il, seraient populaires parmi eux. En résultat, il ne se souciait nullement de savoir quelles seraient les conséquences de l'application de ce qu'il proclamait.

Les changements qui résultent de la Constitution et du scrutin électoral n'ont pas encore été suffisamment compris par tous. Des exemples frappants de cette incompréhension du rôle futur du député se sont fait jour çà et là au cours des élections. Souvent encore telles ou telles organisations ou associations s'efforçaient de mettre en avant leurs représentants dans l'idée qu'ils seraient

les défenseurs de leurs intérêts particuliers. Cette ancienne manière de penser que le député ne doit représenter que des intérêts d'un clan ne pourrait qu'abaisser le niveau aussi bien des travaux des Chambres que leur autorité. En s'engageant dans cette voie, les Chambres pourraient très facilement revenir aux méthodes d'agitation démagogique qui ont été la cause du déclin de leur importance.

Dans son labeur, le gouvernement a sans cesse à faire à des problèmes qui doivent être examinés sous toutes leurs faces. Pourquoi donc le député ne doit-il pas se hausser à la compréhension de ces contradictions dont la vie est remplie ? S'il se dit d'avance que cela, il ne veut ou ne peut pas le comprendre, cela voudra dire qu'il n'est pas assez mûri pour décider des lois qui doivent régir l'Etat.

Un autre facteur qui s'opposait à l'objectivité du labeur des Chambres était la manie des longs discours. C'est très rarement qu'il y avait des discours que les Chambres pussent écouter attentivement. Normalement, il arrivait que les bancs se remplissaient au moment du vote et se vidaient dès qu'un orateur apparaissait à la tribune.

Ce que je dis, est donc dans l'intérêt des Chambres elles-mêmes. Il est impossible de présider à des débats lorsque personne n'est en état d'entendre ce qui se dit. Cependant comme chaque député en particulier savait, par sa propre expérience, qu'on ne saurait écouter tous ces discours, pourquoi l'oubliait-il dès qu'il grimpait lui-même à la tribune ? Il convient de créer des conditions telles que chacun puisse poser des questions ou exposer brièvement son point de vue. Une telle discussion peut rouler sur un sujet donné, elle peut être écoutée par d'autres et partant aboutir pratiquement à élucider l'affaire à l'ordre du jour. Un des moyens pratiques serait, à mon avis, de limiter la durée des discours à la tribune. Que le député prenne la parole debout de la place où il est assis. De plus, pour le bien de la Chambre même, le Maréchal de la Diète et l'ensemble des députés devraient avoir des moyens de se défendre contre les palabres débridés.

— Quelles sont encore les mauvaises mœurs que vous considérez comme les plus répandues et comment s'en préserver ?

— Les plus dangereuses pour les députés eux-

mêmes sont les pressions exercées en vue d'une protection et ce qu'on nomme les interventions dans des affaires privées de diverses personnes. C'est un mal terrible. Il doit conduire infailliblement à accorder à l'encontre du principe de la justice des privilèges à divers quémandeurs uniquement par ce qu'ils sont obséquieux et harassants. Celui qui ne saura s'y opposer n'aura qu'à ouvrir un bureau qui rédige des pétitions, mais devra renoncer à son mandat de député. Au moins, il ne démoralisera pas l'administration de l'Etat.

— D'habitude, cependant, celui qui cherche une protection fait valoir des arguments prouvant qu'il est victime d'une injustice.

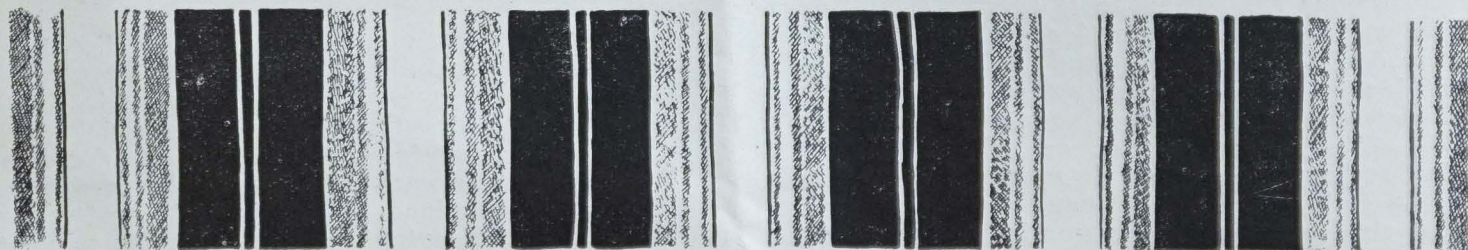
— Cher Monsieur, si vraiment dans la manière d'agir de l'administration de l'Etat, il y a eu quelque part partialité ou mauvais vouloir, le député a toujours la possibilité de présenter une interpellation à la Chambre.

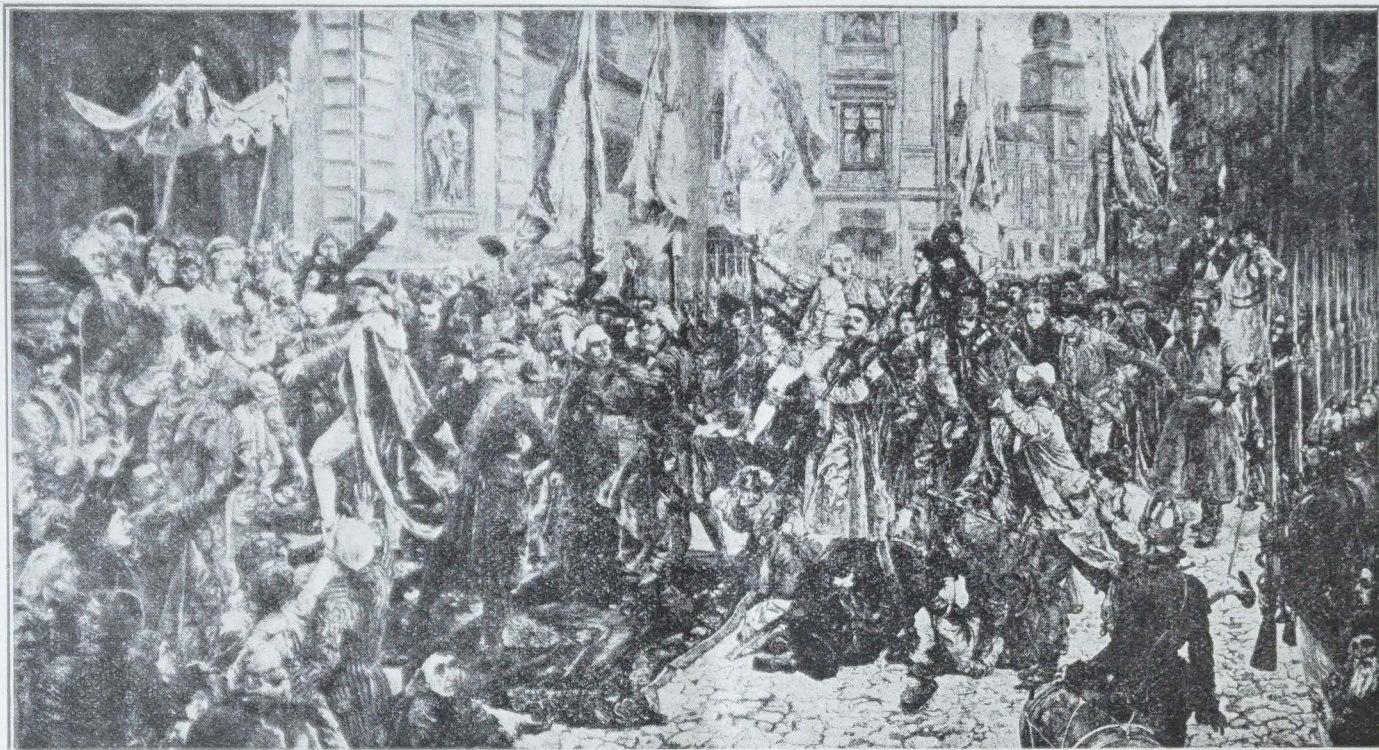
*
**

— Et comment appréciez-vous cette forme d'activité de la Diète ?

— Voyez-vous, le niveau de l'interpellation dépend de celui qui la présente. Toute interpellation fortement pensée et objective doit être traitée sérieusement. La forme de l'interpellation — qui est une manifestation publique sous le contrôle de toute la Chambre — est certainement meilleure que celle qui consiste à chuchoter à l'oreille et confidentiellement des remarques au sujet desquelles on ne sait jamais si elles ne cachent quelque intérêt à côté. C'est pourquoi, personnellement, je suis d'avis qu'on devrait supprimer les limitations existantes qui fixent pour les interpellations le nombre des signatures.

L'autorité des Chambres qui doivent se réunir dépendra d'elles-mêmes. Si la Diète réussit à élaborer des méthodes de débats supérieures à ce qu'étaient les anciennes, si elle parvient à créer une atmosphère dans laquelle les députés sentent qu'il est impossible de parler pour ne rien dire et qu'il ne convient pas de se livrer à la démagogie, et d'introduire dans la politique quelque chose qui confine à la duperie, la Chambre fondera son autorité sur un haut niveau.





PROCLAMATION DE LA CONSTITUTION DU 3 MAI 1791

Gains et Générosités de Matejko



Les gains de Matejko étaient-ils considérables? Il est difficile de le dire. Le fait est que pour diverses œuvres, il réclama des prix très élevés. Sa première grande toile « Jean Casimir à Bielany », il la vendit en 1865, à 23 ans, pour 1.250 florins. Trois ans plus tard, il obtint pour la « Mort de Wapowski » 800 zlotys, et la même année pour son « Kochanowski et Ursule » 2.000 zlotys. Il obtint pour le « Sermon de Skarga », en 1884, 10.000 zlotys, et la même année pour un portrait du Docteur Dietel, 300 florins. Il vendit son « Rejtan » à Paris, au cours d'une exposition, en 1866, pour 50.000 francs à l'Empereur d'Autriche. Son tableau, exposé à Vienne éveilla l'enthousiasme du critique viennois Eitenbelger qui procura à Matejko une subvention de 2.000 florins pour un voyage à Paris et lui remit une lettre pour Metternich, ambassadeur d'Autriche en France, lui demandant de montrer le tableau de Matejko à l'Empereur lors de sa venue à Paris.

Matejko apporta la lettre, sans connaître semble-t-il son contenu, et la laissa dans la chancellerie de l'Ambassade, alors que l'ambassadeur n'était

pas là. Metternich tint sa promesse : l'empereur acheta le tableau.



Matejko recevait donc des sommes considérables pour ses tableaux. Il tirait aussi des revenus de ses expositions. Mais, en même temps, il offrait à diverses institutions sociales ses toiles les plus grandes et les plus précieuses. Ce que lui rapporta l'exposition du « Sermon de Skarga », il en fit don à un asile cracovien : le produit de l'exposition de son « Rejtan » fut affecté aussi à une œuvre de bienfaisance; 2.000 florins, provenant de l'exposition de ses œuvres au Palais Spiski furent pour le capital de réserve de la société d'Entr'aide fraternelle des artistes.

En 1869, il institua une bourse, sous le titre de bourse de l'Union de Lublin, pour deux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts.

En 1875, le prince Lobkowitz et le comte Schöbaun vinrent à lui, en qualité de délégués, pour lui proposer le titre de Directeur de l'Académie des Beaux-Arts à Prague avec un haut traitement

annuel et une somme de 100.000 florins, une fois payée pour les œuvres qu'il peindrait. Matejko refusa dans une longue lettre, disant qu'il aurait toujours pour les Tchèques une amitié cordiale, mais que son amour appartenait à son pays, à la Pologne.

En octobre 1885, il se rendit subitement à Léopol pour la cession de la Diète, en se cachant de tout le monde. Bientôt se répandit la nouvelle que Matejko offrait à la ville son « Sermon de la Prusse ». Il le fit, en effet, sans s'arrêter à cette considération que le même Rosenblum qui avait acheté le « Grunwald » voulait également acquérir le « Sermon de la Prusse ». Matejko offrit à la ville ce « Sermon » sous la condition expresse que la toile serait exposée au Wawel, aussitôt que ce palais serait restauré. Par ce don l'artiste voulait rappeler la promesse faite par François-Joseph de restaurer le palais, et forcer les autorités à remplir la promesse du souverain.

L'année suivante, lorsqu'un comité décida d'acheter pour le Musée National son « Sobieski sous Vienne », par souscription publique, Matejko décida d'offrir cette toile au Vatican, au nom de la Nation Polonaise. Il le fit, en dépit de tous.

Sa « Jeanne d'Arc », il voulait l'offrir à la France. Dans cette intention, il fit, en 1887, un appel à la nation et le porta à la rédaction du « Temps » de Cracovie. La rédaction prit peur, toutefois, devant ce geste courageux de Matejko et n'imprima par son appel. Le comte Tarnowski se rendit en personne chez l'artiste pour lui démontrer l'inopportunité de ce don. Matejko s'emporta et s'exclama : « Ce don est nécessaire. Vous autres, Messieurs, aucun de vous ne connaît ses devoirs envers le pays; vous avez perdu tout sentiment pour lui ! Vous les riches, vous assiégez ceux qui sont encore plus riches, vous courez après les décorations et les ordres. S'il s'agit d'arranger une chasse ou de recevoir quelqu'un à grands frais, vous y allez par centaines de mille francs, mais quand il s'agit de vos devoirs envers la Nation, vous perdez tout cœur. » — et pour terminer : « Vous, honte de la société polonaise ! »

Il renonça pourtant à offrir son tableau à la France et songea à le donner à la Pologne, à la condition qu'il serait appendu au Wawel, auprès du « Serment de la Prusse ». Le comte Tarnowski confirme qu'au cours de la conversation à propos de ce don, Matejko s'exprima si difficilement que personne ne comprit au juste ce qu'il voulait dire. Finalement le tableau ne fut pas offert.

A propos de son intention d'en faire don à la France, il convient de rappeler qu'il y a quelques années, des tentatives furent faites pour que cette grande œuvre du Maître fût exposée au Louvre.

Matejko offrit ensuite au Welehrad sa toile « Cyrille et Méthode », qu'il peignit en seize jours, avec une ardeur extrême.

Il réunit un comité pour l'offre de cette œuvre et il n'arriva pas à trouver les fonds nécessaires pour le cadre de la toile. Il prononça alors le mot fameux : « J'ai donné la toile, je donnerai le cadre aussi, moi tout seul, à mes propres frais. »

Son dernier don fut « la Constitution du 3 mai ». Matejko se rendit à Léopol chez le mécène Badeni. A Léopol en route pour la Diète, il entra dans une église et pria longtemps. Puis il se rendit chez le Maréchal et lui dit qu'il désirait offrir à la nation son tableau « La Constitution du 3 mai », pour que ce tableau restât dans le palais de la Diète, sous la protection de la Diète, jusqu'à ce qu'on puisse l'envoyer sans danger à Varsovie, et si Dieu accordait d'heureuses circonstances, il souhaitait que le tableau fût installé dans la principale salle du Zamek, c'est-à-dire là, justement, où cette Constitution, à jamais glorieuse, avait été promulguée.

**

Sa conversation avec le Comte Tarnowski, et l'indignation de Matejko contre les riches, caractérisent assez bien les rapports de l'artiste avec l'aristocratie.

Matejko était un homme très modeste et dépensait fort peu pour lui, malgré ses importants revenus. Il mangeait extrêmement peu et très frugalement : du café, des petits pains, un peu de jambon. Lorsque le médecin examina le corps de l'artiste, après sa mort, il trouva l'appareil digestif anormalement desséché et rétréci. Cette façon de se nourrir causait constamment à l'artiste des douleurs d'intestins, presque sans remèdes, qui amenèrent sa mort prématurée. C'est seulement après sa mort, que l'on découvrit dans son estomac un abcès qui avait percé, produisant hémorragies et douleurs.

Cet homme si simple dans ses habitudes, qui travaillait si fort et sans répit, et n'entretenait aucun rapport avec les autres, ne pouvait pas supporter l'aristocratie de son temps, frivole et oisive : « les gens s'étonnent, disait-il, que je reste froid et indifférent avec les nobles, mais il m'est difficile d'être autrement, surtout quand je me rappelle combien de déboires j'ai eu avec eux. Quand je vendis au Comte Maurice Potowski mon « Sermon de Skarga », il me fallut porter moi-même cette œuvre depuis Oswiecim jusqu'à Zator.

« J'avais emmené avec moi un menuisier. Je vins en voiture à Oswiecim, et de là il nous fallut nous rendre avec le colis jusqu'à Zator. Le froid était vif : il gelait fortement. Arrivé à Oswiecim, je vis qu'on avait envoyé pour moi un chariot avec un siège sur lequel on n'avait même pas mis de paille; on n'aurait pas envoyé une pareille voiture pour un laquais. Mais que faire ? il me fallait bien arriver à Zator. J'avais tellement froid que je tremblais. Arrivé à Zator, je pensais qu'on me donnerait quelque chose à manger pour me réchauffer. En cela aussi je fus déçu : on me tendit sur une assiette un peu de veau; je répondis que je ne mangeais pas cette sorte de viande, qu'ils veuillent bien l'offrir au menuisier; le menuisier mangea et je restai avec ma faim.

« Je fis débiller le tableau et le remis au régisseur, le propriétaire n'étant pas là.

« Je le priai de me donner des chevaux pour le retour, mais quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque ce chariot, toujours sans paille, fut amené pour moi. Je ne savais plus que faire. J'implorai un peu de paille, mais on me la refusa. Je finis par m'asseoir dans la voiture et partis avec le menuisier. »

Vraisemblablement, Matejko fut très pointilleux dans ses rapports avec l'aristocratie. Il s'offensa, semble-t-il, de ne voir personne des grandes famil-

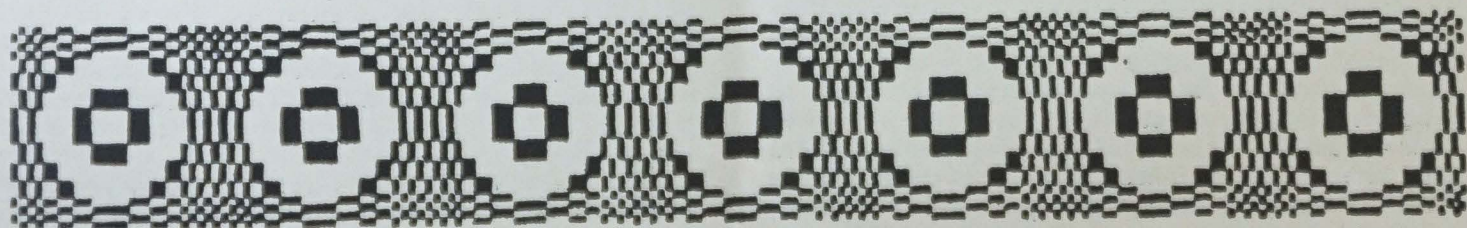
les assister à la solennité au cours de laquelle on lui remit le sceptre des artistes. Il fut content de voir venir le comte Tarnowski à la réception du soir.

Quand il voyait un noble travailler pour le pays, au lieu de se réjouir, il s'en étonnait sans fin, si grand était son manque de confiance envers les riches.

d'après M. STERLING.



LA FEMME DE MATEJKO





La Lutte pour les Cendres du Prophète



La nouvelle du transport des cendres de Mickiewicz au Wawel de Cracovie fut saluée à Paris par trois générations de Polonais. La première était formée par la petite poignée des survivants de l'émigration de 1831, qui avaient connu personnellement le poète. Il y avait encore à cette époque environ soixante-dix vétérans qui étaient secourus par la vaillante « Institution pour l'Honneur et pour le Pain », qui les hébergeait dans l'Œuvre de Saint Casimir à Paris et dans l'Asile de vieillards de Juvisy. Ces retraités recevaient aussi une très minime pension du gouvernement français. Leur dernier représentant fut Joseph Kownacki, mort en janvier 1908, à cent trois ans.

La deuxième génération, beaucoup plus nombreuse que la précédente, se composait des émigrés de 1863, dont quelques-uns recevaient également des secours de la Société « pour l'Honneur et pour le Pain », mais dont la plus grande partie s'était mêlée aux Français, vivait de son travail, et avait ainsi acquis parmi la colonie polonaise une considération qu'elle employait à politiquer sans répit.

Enfin, la troisième se composait des jeunes gens, très nombreux, qui étudiaient à l'Université, et dont la plupart étaient dans leur pays des suspects politiques. Jeunes gens auxquels il faut ajouter les Polonais qui demeuraient alors d'une façon fixe ou temporaire à Paris. Vers 1890, on estimait la colonie polonaise de Paris à environ 6.000 personnes.

Parmi les membres de cette colonie, les uns s'occupaient activement d'œuvres sociales, d'autres étaient absolument passifs. Les membres actifs vivaient au milieu du désordre et des querelles, comme au temps de l'émigration de 1832.

L'Hôtel Lambert avait perdu son importance; le groupe des « czartoryskiens » était réduit à quelques dizaines de fidèles, soutenus matériellement par le Prince, et toutes les traditions de cour du « roi de facto » avaient sombré dans le ridicule. Le seul organe vivant de ce parti était la société, Historique et Littéraire, comptant vers 1890 environ 87 membres. Leur président était le prince Ladislas Czartoryski, qui était en même

temps leur mécène et pourvoyait aux frais de leurs modestes éditions.

Un autre groupe, appelé les « batignollais » à cause du quartier où logeaient ses membres, ne perdait pas une occasion de chercher à usurper la représentation officielle de la colonie polonaise; ils représentaient un idéal de patriotisme facile, se contentant de phraséologie vide; du reste, ils se cantonnaient dans un système de réaction absolument stérile.

A ces groupes et ces partis, s'opposait de toute son énergie le jeune parti radical, auquel appartenait la majorité de la jeunesse studieuse de la colonie polonaise. Ce parti menait une lutte sans merci contre les Batignollais, et raillait l'autorité du Prince et ses fidèles. A un ardent patriotisme, il joignait un programme précis d'organisation sociale pour la future Pologne. Il était plein de foi, et complètement désintéressé.

**

Quand on eut décidé de transporter les cendres de Mickiewicz au Wawel, tous les partis se posèrent en secret une question qu'aucun d'eux n'osa poser ouvertement : à qui appartiennent les cendres du Prophète ? Chacun des groupes aurait voulu témoigner publiquement de son droit. La jeunesse radicale était la plus agissante. Elle créa un comité de Propagande dont le besoin se faisait évidemment sentir, après des articles de journaux aussi fantaisistes que bien intentionnés, comme celui du « Figaro » qui annonçait que « le tzar avait permis le transport des cendres du poète polonais Adam Mickiewicz au Wawel de Varsovie ». A trois, nous parcourûmes les diverses salles de rédaction françaises, proposant aux journalistes de courts articles sur Mickiewicz. C'est alors que j'appris à connaître l'ignorance parfois effarante des Français. Les secrétaires de rédaction nous demandaient : « Qui était donc ce Mickiewicz ? un général ? » ou bien : « est-ce qu'il a écrit en russe » ?

On rognait nos moindres articles et on ne savait même pas écrire convenablement le nom

de Mickiewicz. C'était l'époque des effusions de l'alliance franco-russe, et plusieurs journalistes refusèrent même d'insérer nos articles, quand ils apprirent l'hostilité de notre poète pour le tzar. Si l'on réunissait tous les articles parus lors de l'exhumation des cendres de Mickiewicz, on aurait une bien triste opinion de la mentalité des Français d'alors.

Nous nous rendions bien compte que celui qui avait les premiers droits sur les cendres de Mickiewicz, c'était son fils, Ladislas Mickiewicz, qui avait consacré toute sa vie au culte de la gloire de son père. Nous savions que M. Ladislas, bien qu'il fut en bons rapports avec Czartoryski et les Daignonnais, était plutôt d'opinions radicales, et qu'il ne s'opposerait pas aux efforts de la jeunesse des Ecoles. En effet, Ladislas Mickiewicz sut se conduire dans ces circonstances avec un tact qui lui valut la sympathie unanime.

On pensait bien que la Société Historique et Littéraire, liée par tant de souvenirs communs avec Adam Mickiewicz, enverrait un représentant au cimetière. Elle désigna en effet un historien connu, Casimir Waliszewski, qui, dans ses travaux écrits en français, accablait de louanges le tzar et jetait la calomnie et le mensonge sur la Pologne.

D'après lui, toute notre histoire était une continue préparation à l'absorption de la Pologne par la Russie. Retarder cette absorption c'était empêcher la destinée, et la hâter, c'était hâter l'évolution historique de la Pologne. Ladislas, à juste raison, craignait que la présence au cimetière de ce personnage ne fût l'occasion d'incidents regrettables. Il communiqua ses craintes à Czartoryski, qui ne trouva rien de mieux, pour défendre son protégé, que de déclarer : « Si nous le rejettons définitivement, il est perdu pour la Pologne. Or, on ne rencontre pas souvent des gens de valeur. Je crois que nous ne devons rien épargner afin de le retenir sur les bords du précipice. »

On finit par décider que ce serait Ladislas Czartoryski qui parlerait au nom de la Société. Waliszewski devait dire un poème de circonstance. Ce « poème de circonstance », nous en faisons des gorges chaudes dans notre groupe; mais il faut reconnaître qu'il n'était pas mauvais, et qu'il constituait certainement de la part de Waliszewski un essai de réhabilitation à une heure grave de notre vie nationale.

La question du discours du représentant du Collège de France était autrement embarrassante. Selon l'usage, ce discours devait être prononcé par Louis Léger, successeur de Mickiewicz à la chaire de littérature slave du Collège de France. Mais ici, on se heurta à une grande difficulté : car il était de notoriété publique que Léger était venu à la Russie, surtout depuis la défaite des Polonais et l'alliance franco-russe. Ladislas Mickiewicz le détestait cordialement pour son mépris de la littérature polonaise, qu'il affectait d'ignorer complètement à ses leçons du Collège, — et aussi pour sa conduite impolie envers son père. Léger était particulièrement malveillant pour les étudiants polonais aux examens de la Sorbonne, et il avait

même été jusqu'à déclarer que les partages de la Pologne étaient de simples « restitutions ».

La Pologne envoya à la cérémonie Adam Asnyk et Ladislas Koziębrodzki. Tous les deux étaient forts inquiets à l'idée que Louis Léger aurait peut-être l'audace de parler sur le tombeau de Mickiewicz, qu'il n'avait jamais cessé de salir.

Ladislas Mickiewicz leur promit qu'il ne permettrait pas ce scandale. Cependant, il ne voulut pas leur dire comment il s'y prendrait. Il fallait régler cette question avec Ernest Renan, qui était alors administrateur principal du Collège de France. Ladislas Mickiewicz comptait, pour la réussite de son plan, sur le caractère de Renan, qu'il avait naguère rencontré souvent chez Michelet. « Cet homme, écrit Ladislas dans ses souvenirs, qui se montrait si audacieux la plume à la main, était le plus doux des êtres dans son cabinet ou dans un salon. Autant, dans ses ouvrages, il avançait des affirmations qui indignaient parfois son lecteur, autant, par contre, dans la conversation, il se montrait tolérant et prêt à changer d'opinion s'il sentait son auditeur le moins du monde irrité. Il faisait cela par indifférence naturelle; pour lui, sceptique, aucun avis n'avait plus de valeur que l'autre et ne méritait qu'on s'y tienne.

Le lendemain, Ladislas Mickiewicz conduisit les deux délégués, Asnyk et Koziębrodzki, à Renan. Il lui demanda qu'un représentant du Collège de France vienne dire un dernier adieu au grand poète. La réponse fut ce qu'elle devait être. Renan répondit que le successeur de Mickiewicz à la chaire de littérature slave ferait le discours. Alors Ladislas Mickiewicz, qui d'ordinaire était un homme calme et pondéré, éclata brusquement. Il jeta les mots les plus grossiers, peut-être, qu'il ait jamais prononcés au cours de bien des années dans ses rapports avec les Français.

— Louis Léger se taira au cimetière de Montmorency !

— Pourquoi ? demande Renan.

— Parce que, s'il se permettait d'ouvrir la bouche, moi, je lui donnerais immédiatement un coup de pied quelque part !

Asnyk et Koziębrodzki le regardaient avec stupeur et peut-être avec reproche. Mais Renan comprit en un clin d'œil la situation et répondit avec le plus grand calme :

— Eh bien alors, ce sera moi, en qualité d'administrateur du Collège de France, qui parlerai en son nom. Je me rendrai en voiture au cimetière avec une députation du Collège de France. Je suis heureux que ma santé me permette de payer à votre illustre père la dette de reconnaissance de la France.

Les délégués galiciens présents à la scène ne pouvaient revenir de leur étonnement : sur quel ton M. Ladislas, en leur nom, avait osé s'adresser à l'une des gloires européennes ! M. Ladislas dut leur expliquer longuement la nécessité (et la possibilité dans l'atmosphère parisienne) d'une telle algarade.

(à suivre).

Jan LORENTOWICZ

L'Épopée de Joseph Pilsudski

(suite et fin)



LES COLLABORATEURS DE JOSEPH PILSUDSKI
(à gauche, M. MOSCICKI)

Pilsudski voyant les troupes ukrainiennes de Pétlioura attaquer les Bolchéviks, saisit l'opportunité. Il conclut avec Pétlioura une entente pour délivrer l'Ukraine. Mais l'armée contre-révolutionnaire de Denikine, ayant refoulé les Russes au Nord, se retourne contre les Ukrainiens, et rejette Pétlioura sur le front polonais.

Pilsudski arrive à stabiliser le front oriental sur une ligne qui protège la Petite Pologne orientale. En même temps, il fait front à l'attaque brusquée des Tchèques en Silésie : et tout à la fois, il libère la Grande Pologne du joug allemand, aidé par les Poznaniens qui se soulèvent en masse contre les autorités d'occupation. Enfin, au nord, il refoule les Bolchéviks au delà de Wilno.

Les Allemands qui se retiraient de Pologne cédaient aux Russes les régions qu'ils abandonnaient, par une sorte d'accord tacite. Les troupes soviétiques étaient ainsi arrivées à occuper la Lithuanie, la Ruthénie Blanche, une partie des Etats Baltes, et en Pologne : Wilno, Pinsk, Lida et Bresc-Litewski.

Il importe d'agir vite et à fond. Pilsudski, tout en dressant ses recrues, arrive à rompre le front bolchévique. La Diète l'attaque violemment, car elle estime que c'est une folie de lancer l'armée ailleurs que sur Léopol. Le Général Henrys, chef de

la mission française, considère aussi cette expédition comme une folie. Mais Pilsudski est têtue : rien ne l'arrête. Son infanterie se perd dans les boues, ses hommes meurent de faim, les trains s'embouteillent et font grève. Pilsudski vient à bout de toutes les défaillances, brise la grève, rend l'enthousiasme à ses hommes et lance les uhlands de Belina sur Wilno, qui est reprise le 21 avril 1919.

Les Russes attaquent de toutes parts, battent en retraite. Les Polonais, à la fin d'août, ont atteint la ligne de la Bérésina. Il semble que la Pologne soit délivrée. Mais Pilsudski ne se fait aucune illusion. Il s'attend au retour des armées rouges à bref délai.

En effet, la lutte va reprendre en 1920. Les Russes concentrent leurs forces au nord des marais de Pinsk. Pour empêcher cette concentration, Pilsudski décide de frapper au sud, du côté de l'Ukraine. S'il réussit, il formera un état indépendant qui protégera la Pologne au sud, et permettra aux forces polonaises de se concentrer également au nord. Cette fameuse marche sur Kiev, que les stratèges à courte vue ont tant reprochée à Pilsudski, a pourtant été le début de la manœuvre libératrice de la Pologne.

C'est la victoire ; une brèche est ouverte dans le front russe et Kiev occupée par les Polonais. La

2^e armée russe en restera démoralisée jusqu'à la fin de la guerre. L'armée polonaise s'enrichit des canons et des munitions pris à l'ennemi. Pilsudski peut donc, selon son plan, expédier au nord des marais de Pinsk la plus grande partie de ses troupes.

Le 15 mai 1920 l'offensive russe, prévue par le grand chef, se déclenche au nord. Elle avance de plus de 100 km. Mais, au moment où l'armée russe harassée a atteint son objectif, Pilsudski lance sur ses flancs une masse de manœuvre fraîche et rejette les ennemis à 50 km. en arrière. Ce redressement lui permet de faire front sur de vastes étendues marécageuses, qui serviront de défense naturelle, et que peu d'hommes suffiront à garder.

Pour renforcer ses réserves au nord, il rappelle de Kiev le Général Rydz-Smigly. Un malheureux hasard empêche la remise à Rydz-Smigly d'une dépêche de Pilsudski et la cavalerie russe de Boudienny peut couper la 2^e armée polonaise de la troisième au sud, et occuper Rowne sur la route de Kowel. Voici donc menacée l'aile droite de la masse de manœuvre polonaise du nord, Pilsudski est obligé d'ordonner une retraite générale vers l'ouest.

Comme toujours, pendant la retraite, les soldats se démoralisent, les populations sont saisies de panique.

Le 4 juillet, le commandant en chef des Armées rouges, Toukhatchevsky, reprend l'offensive au nord, avec 21 divisions d'infanterie, et deux divisions de cavalerie. Il n'a devant lui qu'un front polonais étiré à l'extrême, car les subordonnés de Pilsudski, ne s'inspirant que des théories de la Grande Guerre, ont voulu pratiquer le système des tranchées. Ils ont réparti les divisions sur des centaines de kilomètres, ce qui ne met devant l'ennemi qu'un mince rideau de forces, presque impossible à approvisionner, et bien facile à crever. La victoire de Toukhatchevsky est fatale.

La première armée polonaise bat en retraite, laissant successivement aux bolchéviks Wilno, Grodno, Bialystok, la ligne du Niémen et enfin Brest.

C'est à ce moment, que Pilsudski se révèle dans toute sa grandeur. Il devrait être harrassé par tant de travaux et de combats, et saisi par le désespoir. Mais il ne montre à ses hommes qu'un front serein, et il leur rend confiance. A son appel, 80.000 nouveaux volontaires accourent s'engager. Il y a également une légion de femmes volontaires, pour les services auxiliaires. Les classes de 1890 à 1914 sont appelées et l'armée polonaise se reconstitue avec 90.000 hommes.

La situation est toutefois si grave que Pilsudski s'adresse à l'Entente. Les Alliés, sans rien promettre, posent les pires conditions. Pilsudski n'aura pas à accepter, car Moscou refuse de négocier. La France envoie une mission de conseillers techniques avec le Général Weygand à leur tête, et des munitions, que Dantzig refusera de laisser passer. Une partie seulement arrivera avant la bataille décisive.

Les collaborateurs de Pilsudski lui présentent des plans qu'il rejette.

L'ennemi est à 25 km. de Varsovie. Pilsudski, lassé des discussions, s'enferme seul toute une nuit

dans une chambre du Belvédère. Quand il en sort, il est décidé à tenter une manœuvre audacieuse, à la manière de Napoléon. Il va ordonner la retraite, regrouper ses forces, et lancer leur masse en surprise sur le flanc et les derrières des armées de Toukhatchevsky.

Cependant qu'avec un admirable sang-froid il veille à l'exécution de ce plan, l'opinion publique s'affole. Varsovie se croit déjà aux mains des armées rouges. Les diplomates étrangers ont déjà presque tous quitté la capitale.

Le 15 août, l'armée prend part à la fête de la Vierge. Les soldats « sont dans un état d'exaltation farouche. Pilsudski sait qu'il peut absolument avoir confiance en eux : ce sont des gueux, comme il se plaît à les appeler, mais des gueux terribles, entraînés à toutes les fatigues et à tous les efforts, capables des plus sublimes dévouements », galvanisés par leur chef.

Le 16, les troupes de Pilsudski s'élancent à l'assaut, au moment où les armées rouges s'apprêtent à traverser la Vistule. Débordées, disloquées, elles s'enfuient dans tous les sens. Le généralissime rouge ordonne la retraite générale vers le nord-est. Varsovie est sauvée et l'Europe avec elle.

La guerre n'est pourtant pas finie. Il faut récupérer les terres polonaises. Pilsudski veut exploiter son avantage et se lancer à la poursuite des Russes. C'est ce qu'il fait, malgré ses conseillers qui voudraient maintenir le plus de troupes possible auprès de Varsovie. La défaite des Russes est changée en déroute par la victoire du Niémen, en septembre.

Quand Pilsudski revient à Varsovie, ses troupes l'accablent et lui remettent le bâton de Maréchal.

Mais les Alliés ne vont-ils pas enlever Wilno à la Pologne ? Pilsudski y envoie Ze'igowski avec ses troupes pour l'occuper et permettre à la population de se prononcer pour le rattachement à la Pologne, avant d'être attribuée par traité à la Lithuanie.

Le Maréchal ayant l'hébé et sauvé la Pologne aurait vraiment eu droit au repos. Mais l'ayant sauvée des armées ennemies, il lui faut maintenant la sauver des périls intérieurs. Le parlementarisme risque de la jeter dans un tel désordre qu'elle serait de nouveau la proie de ses voisins.

La Constitution du 17 mars 1921, qui a succédé à la Constitution provisoire, affaiblit le pouvoir du Président de la République, au moment où un gouvernement fort serait une impérieuse nécessité. Puis, ce sont les changements continuels de ministères, les coalitions, les luttes parlementaires qui entraînent l'incurie administrative, les spéculations, la ruine du pays. Pilsudski ne pose pas sa candidature à la présidence de la République : « La constitution — déclare-t-il — n'accorde au Président que des pouvoirs insuffisants et mal définis. Il est constamment placé sous la tutelle des ministres ».

Evidemment, cette position subalterne et humiliante d'un chef de l'État ne saurait lui convenir.

Enfin, écœuré, le Maréchal s'exile à Sulejowek, dans la petite maison que lui ont bâtie ses légionnaires, seule récompense de ce grand soldat, qui a toujours voulu rester pauvre. Il écrit, il étudie,

il s'occupe de l'éducation de ses filles ; il entretient son jardin et joue aux échecs. Ses soldats veillent autour de lui, pour prévenir un attentat. Mais, chaque fois qu'une mesure néfaste pour la nation se prépare à la Diète, il accourt à Varsovie, tonne, menace et en obtient le retrait.

Enfin, il se résoud à renverser un régime qui compromet l'existence même de la Pologne.

En mai 1925, il rassemble ses amis et marche sur Varsovie. Il est en tenue de campagne, escorté de 12 uhlands, et suivi de 2000 fantassins et d'un escadron de cavalerie. « Sa meilleure arme, ce sont toutefois les souvenirs de gloire qu'il incarnait ».

Sur le pont Poniatowski, le Président de la République l'accoste et lui ordonne de se retirer. Derrière lui, sont alignés les régiments du gouvernement, baïonnette au canon, mitrailleuses pointées. Une foule s'empresse, sans aucune crainte, pour voir « le dziadek », le grand-père, comme toute la nation nomme affectueusement Pilsudski.

Le lendemain, les troupes gouvernementales tentent de déloger les troupes de Pilsudski du faubourg de Praga. La lutte dure trois jours, mais des régiments entiers se rallient à Pilsudski, et les socialistes proclament la grève générale. Les chemins de fer ne transportent plus que les troupes fidèles au Maréchal.

Le 12 mai, c'est Pilsudski qui prend l'offensive et rejette les troupes gouvernementales au centre de la ville. Le cabinet démissionne.

Pilsudski va-t-il être dictateur ? Il se contente de nommer lui-même le nouveau ministère, où il sera ministre de la guerre. Il ne veut exercer qu'une dictature morale. Il refuse à nouveau la présidence de la République, que l'Assemblée nationale lui offre en 1926.

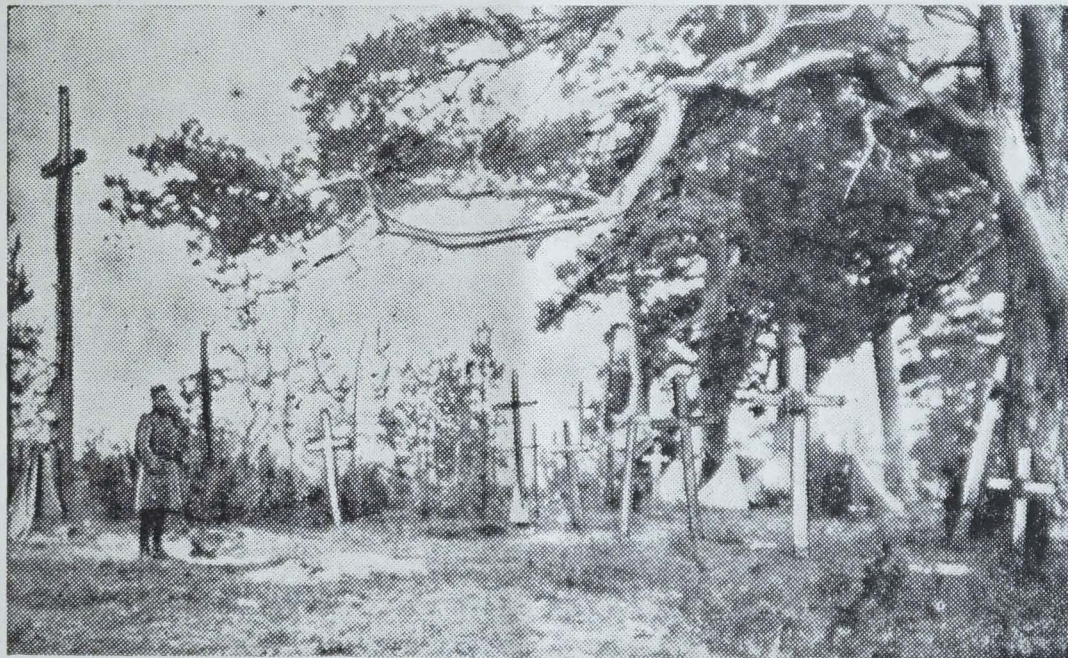
Il lui faut d'abord changer la constitution pour donner à la Pologne un gouvernement fort à l'abri des coups de surprise, des fluctuations du parlementarisme.

A partir du coup d'état, il s'occupera donc de mettre au point la nouvelle constitution et en même temps, il se fera inspirateur, animateur et arbitre pour toutes les questions qui concernent la vie de la Pologne. Sous sa ferme et paternelle direction, le zloty se stabilise et devient une des monnaies les plus sûres du monde entier ; l'armée se libère de toute influence politique, s'organise et devient une des plus belles armées d'Europe ; l'Étranger cesse de considérer la Pologne comme un petit État, ou comme un « État d'une saison » ; il la suit dans ses initiatives à la S. D. N. pour l'établissement de la paix.

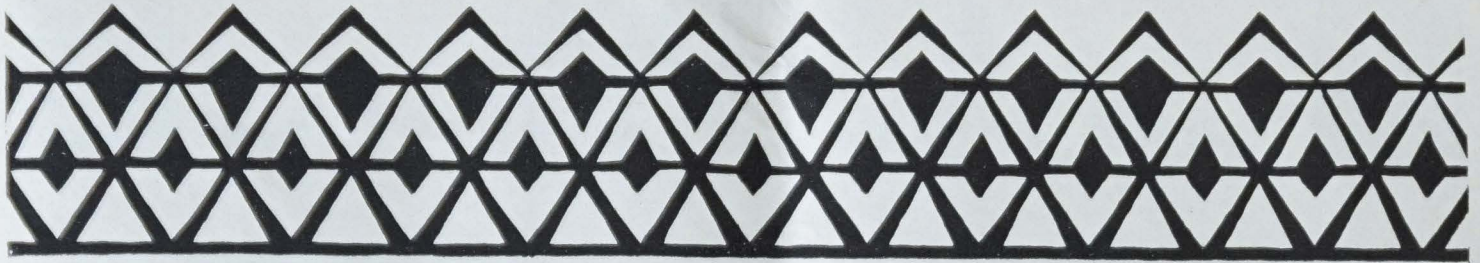
Pour gagner du temps et permettre à la Pologne d'effacer toutes les traces de l'esclavage et de la guerre, et de former, après un siècle et demi de partage, un bloc cohérent et solide, le Maréchal manœuvre entre l'Allemagne et la Russie, signe des pactes de non-agression avec ses deux terribles voisins, et gagne à la Pologne l'alliance des États ressuscités par la guerre.

Sentant ses forces physiques décroître, il s'isole de plus en plus au Palais du Belvédère et ne voit que ses plus intimes conseillers. Mais pourtant il a l'œil à tout et décide de tout. Grâce à lui, la Pologne se reconstitue avec une rapidité prodigieuse. Quand il mourra, à 68 ans, il laissera derrière lui le souvenir d'une vie grandiose, toute de travail, de concentration spirituelle, et en même temps d'activité et d'audace. Il aura accompli une tâche que peut-être aucun homme encore n'avait menée à bout : rendre à un pays la conscience de lui-même, le délivrer du joug étranger, le sauver de l'invasion et l'amener de la ruine à la richesse, de la dispersion à l'union, du désespoir à la fierté.

Personne qui n'ait rendu hommage à ce chef d'entre les chefs, lorsqu'il est entré pour l'éternité au Panthéon des gloires polonaises. Même l'armée rouge a tenu à s'incliner devant celui dont l'âme et la vie font honneur à l'humanité.



TOMBES DES LÉGIONNAIRES (1915)



Figures Varsoviennes : Jarossy



Ce Hongrois de Munich est arrivé en Pologne, y a dix ans, avec « l'Oiseau Bleu » russe, afin d'exécuter un numéro de programme, en français. Du premier moment, il conquiert son auditoire. Il avait du charme, de l'esprit et cette indéfinissable faculté d'établir un contact entre le public et lui. Il l'établit si bien qu'il resta à Varsovie. Il fut engagé au « Quiproquo ». Jarossy se montra pour ce petit théâtre une acquisition inestimable; il lui donna un certain air européen, et en même temps y introduisit la mise en scène qu'il amenait de « l'Oiseau Bleu ». Il se montra régisseur incomparable. Il savait faire naître les talents. C'est lui qui a formé Ordonka, Ziminska, Kalinowna, Gorska, Dymcza, Krukowski et beaucoup d'autres.

Quand on célébra il y a quelques années le dixième anniversaire de l'ancien « Quiproquo », qui était alors un des meilleurs théâtres « d'à côté », je me rendis compte des difficultés que représentait la conduite d'une scène de ce genre. Ces difficultés sont bien plus grandes que celles qui sont liées avec l'exploitation d'un vrai théâtre. Le théâtre, lui, reçoit des pièces toutes faites, qu'il joue; quand il n'a pas ses pièces à lui, il joue des pièces étrangères; quand il n'en a pas de nouvelles, il en ressort d'anciennes; il a toujours à sa disposition un capital de chefs-d'œuvre et une troupe d'acteurs expérimentés. Il peut ajouter à sa provision ses propres inventions, mais il n'y est pas obligé. Par contre, un théâtre de revue comme « Quiproquo » ou « Banda » doit chaque mois créer en quelque sorte tout de rien. Il doit continuellement se renouveler; pas un instant il ne peut reposer sur ses lauriers, ou sommeiller, car alors la salle sommeillerait aussi. Il faut tout créer sur le champ, tout improviser : souvent le répertoire crée les acteurs, et les acteurs le répertoire. Il faut saisir l'actualité au vol. Si le théâtre de revue a recours à l'importation, il doit adapter. Chaque mois, il doit préparer une nouvelle provision de rires; et quelquefois, le rire est bien difficile à provoquer !

C'est ainsi que je m'étonnais, il y a quelques années, du prodigieux succès de « Quiproquo »; et maintenant, à l'occasion du dixième anniver-

saire de Jarossy, je m'étonne bien davantage de la somme d'inventions que Jarossy a tirées de lui au cours de cette période. Il n'était pas seul, évidemment; il avait avec lui d'excellents partenaires, comme Tuwin, Hemar, ou, — par intermittences — Slonimski. Mais, toujours, on sentait sa main derrière la coulisse. Et quand il avait mis sur pied tout un spectacle, quand il avait tiré de lui toutes les étincelles de l'esprit et de la bonne humeur, un deuxième rôle commençait pour lui. Alors Jarossy se montrait devant le rideau fermé, dans son frac élégant ou dans son smoking. Dès ses premiers mots, dès qu'il prononçait son traditionnel « Bonsoir, Mesdames et Messieurs », une atmosphère de bonne humeur régnait dans la salle. Chacun oubliait ses soucis. Le marchand oubliait sa faillite, l'employé, la réduction des salaires, l'avocat, la crise; une douce euphorie s'emparait de tous. Chacun le regardait, attendant avec confiance le moment où sortirait de ses lèvres, dans un polonais sans défaut, une spirituelle plaisanterie, comme savait seul en inventer Jarossy. Avant appris un soir que Rosa Bailly était là, il la salua en ces termes : « celle qui a fait à la Pologne plus de bien que dix ministres n'ont pu lui faire de mal ! » Il savait créer dans la salle une atmosphère de chaleur, de bienveillance; et c'est pour cette raison qu'il devait souvent se montrer sur la scène. Même quand le programme, ou un point particulier du programme, était spécialement faible, Jarossy savait si bien nous intéresser, il plaisantait si gaîment, que personne ne s'apercevait des manques du spectacle. Bien des acteurs et des actrices ont essayé de l'imiter, mais personne n'y a réussi; personne n'a su éveiller à ce degré la sympathie du public. Dans ce petit théâtre de « Quiproquo » les noms et les choses ont changé bien des fois; bien peu sont restés de l'ancienne troupe; mais tant que Jarossy sera là, on aura l'impression que tout est encore comme autrefois. Jarossy est devenu la vivante tradition de cette amicale bonne humeur qui, de Varsovie, s'est répandue dans toute la Pologne au cours des dix dernières années.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



M. IGNACE MOSCICKI, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, REÇOIT LES « AMIS DE LA POLOGNE »

Notre beau voyage.

C'est à une fête d'amitié que 15 collaborateurs des *Amis de la Pologne* ont été conviés cette année.

Ils n'oublieront jamais cette randonnée qui, du 1^{er} au 17 septembre, les fit passer de Varsovie à Czestochowa, de Cracovie à Zakopane et à Katowice, dans l'allégresse toujours renouvelée de se sentir parmi les meilleurs amis que la France possède sur la terre.

Collaborateurs déjà anciens de notre Société, ils savaient bien qu'ils seraient là-bas parfaitement accueillis, mais ceux qui sont allés cette année en Pologne pour la première fois ont vu leur espoir de beaucoup dépassé par la réalité.

Ils sont rentrés en France encore éblouis de ces trésors d'affection qui leur ont été prodigués.

Les Amis de la Pologne avaient choisi cette année, pour aller porter au tumulus du Maréchal Pilsudski la terre sacrée de Verdun, et pour remettre à M. Ignace Moscicki, Président de la République Polonaise, l'adresse de félicitations préparée pour son jubilé scientifique, ceux de leurs collaborateurs français qui avaient assuré le succès de cette Adresse.

La délégation comprenait :

Mme Rosa Bailly, fondatrice et secrétaire général des *Amis de la Pologne* ; M. Roux, adjoint au maire de Cognac, directeur de la Maison Prunier, auquel la direction morale du voyage avait été confiée, car M. Roux est déjà souvent venu en Pologne, et, tout le monde le connaît depuis longtemps déjà, malgré sa modestie, pour le guide le plus délicat, le plus avisé et aussi le diplomate le plus plein de tact ; M. Léonce Armbruster, secrétaire général de l'Union des Grandes Associations, Directeur de la Renaissance Française, Membre du Conseil d'administration des A. P. ; M. et Mme Yvon Andrieux, les animateurs de notre action en Alsace ; M^e Gaudu, secrétaire des A. P. à Metz et Mme Gaudu ; Mme Guyot, professeur, fondatrice des A. P. de Bourges ; Mlle Rose Treglos, professeur, fondatrice des A. P. d'Orléans ; Mme Mouton, directrice du Collège de jeunes filles de Soissons, secrétaire des A. P. soissonnais ; M. Henry, pharmacien, trésorier du même comité ; Mlle Kleindienst, notre collaboratrice de Colmar ; Mme Richard-Knosch ; M. Moritz, artiste peintre ; Mlle Aliette Auberge, brodeuse bénévole et attirée des A. P.

La ville de Verdun avait tout spécialement délégué M. Georges Blume, conseiller municipal.

Nos amis polonais ont appelé ce voyage « La tournée du Père Noël ».

Nous sommes venus en effet chargés de ces grands ou menus cadeaux qui entretiennent l'amitié.

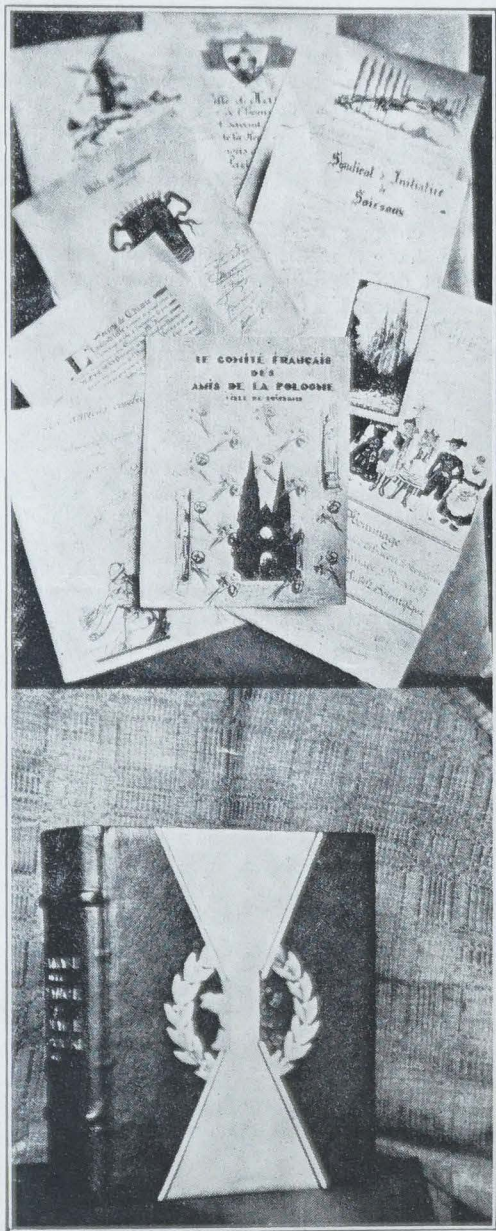
Outre la splendide Adresse de félicitations pour M. Moscicki, nous avons offert à M. Moscicki, à Mme la Maréchale Pilsudska, M. Slawek, Président du Conseil, M. Beck, Minis-

naire de son glorieux collègue, d'Arsonval, et une médaille de la Renaissance française.

Des médailles de la Renaissance furent également remises à MM. Slawek, Starzynski, Auguste Zaleski, ancien Ministre des Affaires Etrangères, Stefan de Holtorp, Président de la Société Polono-Française, M. le Président de la Ville de Cracovie, M. Michel Grazynski, M. Seleib.

La ville de Verdun fit remettre par M. Georges Blume sa plaquette de bronze à M. Ignace Moscicki, Madame la Maréchale Pilsudska et aux Présidents des villes de Verdun et Cracovie.

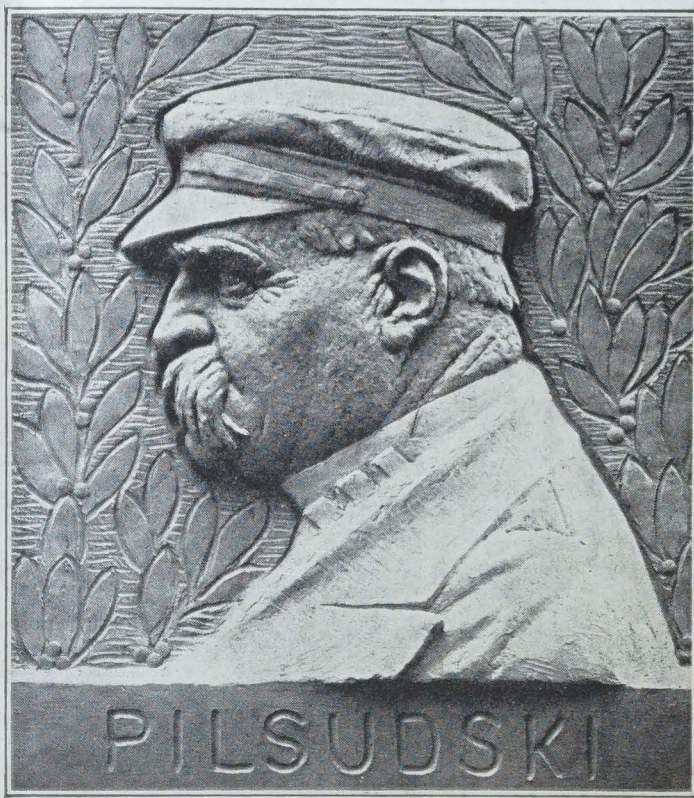
A Madame la Maréchale Pilsudska, le comité de Mulhouse et son Président, M. de Retz, offrirent pour le Musée du Maréchal un tableau en marquerterie de haute valeur artistique, signée Spindler, et pour ses filles, deux eaux-fortes polychromes de Hansi, représentant Colmar la nuit.



L'ADRESSE DE FÉLICITATIONS A M. MOSCICKI
(Au-dessus, quelques feuilles)

tre des Affaires Etrangères, M. Starzynski, Président de la Ville de Varsovie, à Sieroszewski, Président de l'Académie Polonaise, au Président de la Ville de Cracovie et à M. Michel Grazynski, wojewode de Haute-Silésie, une plaquette de bronze exécutée spécialement pour eux par l'excellent sculpteur français, Robert Delandre, et qui représente le Maréchal Pilsudski de profil, la veille de sa mort, le regard perdu sur son œuvre immense.

A M. Ignace Moscicki, M. Armbruster remit de la part des grandes Associations Françaises, un exemplaire de la superbe médaille d'argent frappée à l'occasion du cente-



LA PLAQUETTE A L'EFFIGIE DU MARÉCHAL PILSUDSKI

La Ville de Verdun a eu la gracieuse pensée d'offrir aussi à Wanda et Jadwiga Pilsudska des boîtes de dragées, ainsi qu'à Madame Moscicka. Cette dernière reçut également une boîte de mirabelles offertes par les A. P. de Metz.

La salle de réception de la Société Polono-Française s'enrichit de trois potiches alsaciennes en grès, très artistiques, offertes, en souvenir de l'Alsace, par M. Krummeich-Remy, d'Ober-Betschdorf (Bas-Rhin).

**

C'est la Société Polono-Française qui s'était chargée des réceptions à Varsovie.

Les voyageurs arrivèrent dans la capitale polonaise le 3 septembre à 7 heures du soir.

Ils avaient passé une journée à Berlin et ils purent ainsi comparer la civilisation allemande en son lourd matérialisme avec la grâce si humaine de la civilisation polonaise.

A la gare centrale de Varsovie, une foule attendait les Français. Fleuris, acclamés, ils furent emmenés à l'Hôtel Bristol, sans avoir à s'occuper de leurs valises.

Le lendemain fut une journée bien employée comme en témoigne le programme imprimé par les soins de la Société Polono-Française, muni d'un crayon pour prendre des notes et orné d'une rosette tricolore pour la boutonnière des excursionnistes.

Le mercredi 4 septembre, à 10 heures, la délégation déposa une très belle couronne sur le tombeau du Soldat Inconnu.

Le délégué des Anciens Combattants Français à Varsovie, M. Paul Simon, était venu se joindre à eux, ainsi que M. de Holtorp et divers amis.

(Relevons ce détail : les fleuristes, chez lesquels fut commandée la gerbe, ne voulurent pas prendre de bénéfice sur des Français...)

La délégation se rendit ensuite au *Ministère des Affaires Etrangères*, où, en l'absence de M. Beck, retenu à Genève, elle fut reçue par le vice-ministre, M. Szembek.

M. Roux prononça, au nom de la délégation, le discours suivant :

Excellence,

« Il est de tradition, aux Amis de la Pologne, d'envoyer chaque année un groupe de ses membres à Varsovie, afin de leur faire goûter les charmes de la vie polonaise et, en même temps, leur montrer la grandeur de l'œuvre accomplie par votre pays depuis sa reconstitution.

Le pèlerinage de cette année revêt une importance particulière du fait de la mort du Maréchal Pilsudski, enlevé à l'affection de son peuple auquel nous voulons rendre un hommage de reconnaissance et d'admiration.

Il faut, en effet, avoir connu la Pologne depuis 1919 pour apprécier le prodigieux effort qu'elle a dû fournir et l'on reste confondu d'admiration devant les résultats obtenus.

Le monde alors, sauf la France, était sceptique devant l'effort gigantesque à obtenir, devant la tâche immense qui se présentait devant vos hommes d'Etat.

Aujourd'hui, la Pologne est un grand pays, sûr de sa force, dont l'amitié est recherchée, doté d'une organisation remarquable qui lui a permis de traverser une période de crise sans précédent. »

En une allocution improvisée M. Szembek répondit pour remercier les délégués des « Amis de la Pologne » et pour affirmer ses sentiments de cordiale sympathie à l'endroit de notre pays.

A 11 h. 15, la délégation traversait les pelouses bordées de fleurs de la *Présidence du Conseil*.

M. Slawek, Président du Conseil, tout occupé qu'il fût par les élections qui devaient avoir lieu le lendemain, la reçut avec la plus franche cordialité.

M. Léonce Armbruster lui adressa ces belles et fermes paroles :

Monsieur le Président du Conseil,

« ...En associant la France au Jubilé du Président Moscicki, en apportant de la terre française et particulièrement la terre des champs de bataille de Verdun et de l'Hartmannswillerkopf rougie du sang de nos soldats, au tumulus du Maréchal dont vous fûtes jadis le Compagnon d'Armes, du héros qui est entré tout vivant dans l'immortalité et restera une de vos plus purcs gloires nationales, nous confondons dans un même battement de cœur, l'âme de nos deux patries.

Les heures que nous vivons sont uniques. Nous en sentons toute la beauté et toute la grandeur. Nous en gardons un souvenir impérissable.

J'ai l'honneur d'être chargé de vous offrir deux médailles, dont l'une a été frappée par les Amis de la Pologne et représente le fier profil de l'illustre chef dont la Pologne inconsolable porte le deuil. L'autre qui vous est destinée, par la Renaissance Française, est toute de charme et de grâce. Veuillez voir, dans les fleurs que répand cette jeune fille, l'hommage que nous rendons à la Pologne restaurée

dans toute sa grandeur, par un effort national magnifique qui a fait l'admiration du monde ».

« L'Echo de Varsovie », en rendant compte de la cérémonie, ajoute :

Avec une affabilité extrême et son bon sourire M. Slawek, président du Conseil, répondit en polonais pour remercier nos compatriotes de leur témoignage de déférente sympathie ; un de ses proches collaborateurs se préparait déjà à traduire le discours lorsque, au grand étonnement de M. Slawek, c'est notre chère « Rozycka » qui s'en chargea et non seulement rendit fidèlement les termes de l'allocution mais, en une improvisation qui alla au cœur de toute l'assistance dit, avec une émotion communicative, la vie tumultueuse de ce fidèle compagnon du Maréchal, à travers l'heur et le malheur, toute dévouée à son pays, parfait modèle de patriotisme et d'abnégation. Des Français qui assistaient à la cérémonie nous ont dit qu'ils avaient été émus jusqu'aux larmes.

L'audience chez le *Président de la République* au Château avait été fixée à midi. Le magnifique album, dont nous avons parlé, et qui est l'hommage rendu par toute la population de la France à l'illustre savant a été remis par M. Andricux, délégué du groupe des « Amis de la Pologne » de Mulhouse qui à cette occasion prononça le discours suivant :

Excellence,

« L'année 1935, qui se déroule pleine de deuils et de ruineurs angoissantes, restera pourtant chère à nos cœurs de Français : elle nous rappellera aussi qu'elle fut celle du 35^e anniversaire de vos éminentes et pacifiques fonctions dans la science chimique.

A l'appel de leur Comité Central, les Amis de la Pologne, dans toute la France, ont répondu en masse pour commémorer cet événement. Aucun d'eux n'ignore, en effet, que le Premier Magistrat de la République Polonaise est doublé d'un grand savant, dont les travaux retentissants portent toujours plus loin la limite des connaissances humaines — et dont l'œuvre suivra dans la postérité celle de la longue lignée des plus illustres fils de la noble Pologne. Ils n'ignorent pas, surtout, qu'en offrant à la science médicale l'une de vos plus récentes découvertes, vous avez ajouté votre nom à ceux que l'humanité reconnaissante acclame comme ses bienfaiteurs.

C'est avec une joie profonde que la France — qui vous a délégué les représentants de ses plus belles provinces, ceux de la capitale et ceux de ses villes particulièrement ardentes, ceux de Bourges, de Cognac, de Metz, de Mulhouse, d'Orléans, de Strasbourg, de Verdun, etc... c'est, dis-je avec une joie sincère et profonde, que la France vous salue avec vénération et qu'elle s'associe aujourd'hui à votre fête jubilaire.

Pour nous témoigner leur déférente sympathie, vos savants confrères, les notabilités de la Science et des Arts, de l'Industrie et du Commerce, les Anciens Combattants, les Villes, les éléments de nos Ecoles, en un mot l'élite et l'espoir de la France, ont exprimé dans ce Livre les sentiments que leur inspire votre personne, sentiments qui se confondent avec ceux qu'ils éprouvent pour la grande nation-sœur.

Daignez, Excellence, nous faire l'honneur d'accepter ce souvenir, à la fois comme un hommage personnel du peuple français — et comme un nouveau témoignage de son affection innée pour le peuple polonais, dont vous personnifiez si hautement l'idéal et les vertus. Il vous l'offre avec tout son cœur, vous pourrez vous en rendre compte en voyant avec quelle ferveur, avec quelle piété ces pages ont été décorées, enluminées, les unes par des artistes de talent, les autres, parfois de façon naïve et malhabile peut-être — mais si touchante — par nos jeunes écoliers de France...

On dit volontiers des Français qu'ils sont frivoles et légers. C'est bien mal les connaître. Sous leurs dehors parfois superficiels et frondeurs, se cache une âme passionnée, enthousiaste, toujours prête aux plus grands sacrifices : l'histoire contemporaine l'a amplement démontré. Et la Pologne d'aujourd'hui, qui, grâce à l'œuvre gigantesque qu'elle

a accomplie depuis 15 ans dans tous les domaines, a forcé l'admiration du monde entier en reprenant si vite l'une des premières places parmi les grandes nations, est plus chère encore au peuple français qu'au temps douloureux de son martyre. Car ce peuple — qui semblable au vôtre, possède un immense héritage de gloire, fait de courage, de sacrifices et de volonté persévérante — sait apprécier la valeur de l'effort, du patriotisme et de la ténacité.

Quant à nous, les amis actifs de la Pologne, ses missionnaires, qui l'admirons et la chérissons, nous voulons que chacun des deux pays reste pour l'autre, comme dans le passé, une deuxième patrie. Nous ne faillirons jamais à notre tâche — et en prenons ici l'engagement solennel.

En vous priant, Excellence, de prendre acte de cette affirmation, permettez-nous de proclamer devant vous cette vérité essentielle : la France est — et restera toujours — la sœur fidèle de la Pologne ! ».

De son côté M. Armbruster prit la parole en ces termes :

Excellence,

« L'Union des Grandes Associations Françaises qui comprend 12.000 associations ou fédérations représentant 12 millions de Français s'associe à l'hommage qui vous est rendu en ce jour.

La France qui pense, la France qui travaille, l'élite intellectuelle et morale de notre pays s'incline respectueusement devant vous, et salue en vous, non pas seulement le grand savant qui honora la Pologne et l'humanité tout entière par ses découvertes et ses réalisations, mais aussi le chef d'Etat à qui, avec un rare bonheur, la nation amie a confié ses destinées.

La France qui aime la Pologne profondément, et lui est attachée par toutes les fibres de son cœur, s'enorgueillit de ses gloires et partage ses deuils. Nous venons ici unir, dans un hommage simultané, tous les artisans de cette renaissance polonaise que nous admirons et qui est un des miracles de ce siècle, l'illustre chimiste dont les laborieuses recherches ont contribué à ce relèvement, et le grand soldat que vous pleurez, le héros national de la Pologne restaurée qui, il y a quinze ans, par une manœuvre de génie, sauva non seulement son pays, mais peut-être l'Europe et la Civilisation.

Permettez-moi, Monsieur le Président, de vous offrir au nom de la Renaissance Française, cette médaille qui symbolise si heureusement votre existence de lutte et de travail ; les forces de mal vaincues, la vérité maîtrisant l'erreur ; la science triomphant de l'ignorance ; la pensée, de la matière ; la justice, de l'iniquité.

Vous la garderez en souvenir de cette heure où quelques Français, remplis d'émotion et de fierté, sont venus vous apporter très simplement comme un reflet de l'âme de leur patrie.

A son tour M. Blume, délégué de la ville de Verdun, a remis au Président de la République une médaille de la ville de Verdun ainsi que des dragées à l'intention de Mme Moscicka.

« La tradition de la cité de Verdun, dit-il, veut que l'on en remette une boîte à tous les nobles et hauts personnages qui faisaient à la ville l'honneur de la visiter ou qui avaient bien voulu la prendre en amitié. Et j'ose ici rappeler qu'il en fut offert à Marie Leszczyńska, princesse de Pologne, reine de France, lors de sa venue dans notre ville.

C'est donc pour moi une coutume bien agréable à observer aujourd'hui et je suis particulièrement heureux de pouvoir continuer par elle cette tradition ».

A 5 heures de l'après-midi c'est M. Starzynski, président de la Ville de Varsovie, qui reçut la délégation française dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, si joliment décorée, où les fleurs formaient de véritables parterres abrités sous la frondaison de hauts et magnifiques palmiers. M. Starzynski qui, avec une amabilité extrême faisait les honneurs de la maison, avait convié à cette cordiale manifestation d'amitié polono-française tout ce que la capitale

compte d'éminents représentants des belles lettres et des arts.

M. Starzynski offrit à Mme Rosa Bailly et à plusieurs membres délégués de très beaux albums de la Ville de Varsovie.

A 7 h. 30 dans la soirée eut lieu, à l'Hôtel d'Europe, un banquet offert par la Société Polono-Française, d'environ cinquante couverts, présidé par M. Auguste Zaleski, ancien ministre des Affaires étrangères, et qui, en plus de la délégation de nos compatriotes, du représentant de l'ambassadeur de France, absent, en la personne de M. Pierre Bressy, chargé d'Affaires, des membres de bureaux des principales organisations françaises et franco-polonaises, M. de Holtorp, le général Sokolowski, Mme Sekowska, M. Szymanski, réunit des représentants des lettres : M. Sieroszewski, président de l'Académie de littérature, M. Antoine Ferdinand Ossendowski, éminent explorateur et romancier, des arts et de la Société de Varsovie. Le ministère des Affaires Etrangères était représenté par M. Wdziekonski, le Ministère de l'Instruction Publique par M. Kielski, la Chambre de Commerce franco-polonaise par son président, M. Ostrowski.

Au dessert, prit la parole M. Auguste Zaleski, ancien Ministre des Affaires Etrangères, grand ami de la France.

« Votre visite en Pologne nous réjouit, parce que nous voyons en vous des représentants autorisés des plus grandes villes et des plus belles provinces de la France, ce pays qui depuis toujours est tellement cher aux Polonais. Vous représentez l'Association des Amis de la Pologne — c'est donc vers vous que nous tournons nos regards quand nous pensons au rapprochement toujours plus serré entre nos deux Pays — rapprochement qui est nécessaire non seulement pour la France et la Pologne, mais pour la paix de l'Europe tout entière. Nous savons tout ce que votre Association a déjà fait dans cette voie, et nous vous en sommes reconnaissants. Vous pouvez être assurés que le public polonais apprécie à leur juste valeur vos travaux. Le fait même que votre éminente Présidente jouit en Pologne du sobriquet « Rozyczka » n'en est-il pas la meilleure preuve ?

Nous espérons de cette visite que vous voudrez évaluer à leur juste valeur nos efforts et dire à la France ce que vous avez vu ici. J'espère qu'en tout cas vous remporterez de Pologne la conviction que du « pauvre pays, dévasté et démembré », qui pendant un siècle occupait dans les cœurs des Français un petit coin rempli de commisération, la Pologne est devenue un pays neuf et vigoureux qui s'achemine vers un futur inconnu peut-être, mais plein d'espérance, et c'est dans ce futur que nous nous plaignons à voir, à côté de nous, notre sœur la France ».

Mme Rosa Bailly se leva pour répondre au discours de M. Zaleski. Elle parla chaudement avec ce don d'insinuation et de persuasion douce auquel on ne résiste pas.

Lucien Roquigny, directeur de l'« Echo de Varsovie », lut alors une admirable page sur la terre de Verdun.

Tout le monde écouta avec recueillement ce poème en prose, d'une poignante éloquence, qui évoquait le martyre de la France, mais d'où jaillissait pourtant l'espoir.

Lorsqu'il eut fini, M. Blume, délégué de Verdun, aux applaudissements de tous lui donna l'accolade.

L'orchestre joua pendant le diner d'entraînants pots pourris, sur des airs de danse et de chants populaires polonais, et quand les musiciens attaquèrent « La Madelon », tout le monde se mit à chanter, Polonais et Français.

A l'issue de cette charmante fête, les jeunes gens dansèrent dans les jardins de l'Hôtel de l'Europe.

Le lendemain, après la visite de la ville, un autocar, gracieusement mis à la disposition des Amis de la Pologne par le Président de la ville de Varsovie, les emmena assister à l'inauguration du monument de Mme Curie-Sklodowska.

Des délégations des lycées et des écoles primaires entouraient le monument avec leurs bannières. Aussi, la cérémonie terminée, il y eut une prise de contact entre les écoliers varsoviens et leurs grands amis Français. M. Andrieux les photographia tous ensemble.

L'après-midi, le chargé d'affaires de France et Madame



LE BANQUET DE LA

Pierre Bressy, en l'absence de M. Noël, Ambassadeur, offrirent à la délégation, dans leurs appartements privés, un thé qui leur permit de se réunir avec leurs compatriotes de Varsovie, et qui fut infiniment agréable. Madame Bressy avait pris à cœur de gâter les Amis de la Pologne et elle les combla de gâteaux exquis.

Le soir, la délégation ne songeait qu'à aller dormir, après ces deux journées si bien remplies, et M. de Holtorp dut user de persuasion pour l'emmener à l'Opéra, où l'on jouait Rose-Marie.

Mais, à peine le rideau levé, les Français se réveillèrent et ne ménagèrent pas leurs remerciements à M. de Holtorp. Le spectacle était en effet de tout premier ordre, avec des danseuses comme l'on n'en trouve vraiment qu'à Varsovie, une chanteuse à la voix ravissante, Mlle Lucie Szczepanska, et une mise en scène d'un goût et d'une richesse qui renouvelait complètement cette pièce déjà vieillotte.

Le vendredi 6 septembre, c'est un pieux pèlerinage qu'accomplit la délégation en se rendant au Belvédère pour méditer devant le catafalque du Maréchal Pilsudski, demeuré intact avec les couronnes maintenant desséchées. La délégation visita, par faveur spéciale, le Musée du Maréchal Pilsudski, fermé depuis un an, où s'accumulent les dons qui lui furent offerts par la terre entière, en témoignage d'admiration, et parmi lesquels on retrouve ses décorations françaises, notamment la Médaille Militaire, sa nomination de Citoyen de Verdun et les souvenirs des Amis de la Pologne.

Madame la Maréchale Pilsudska, rentrée le jour même de Wilno, n'avait encore reçu personne. La délégation respecta son grand deuil et se contenta de remettre pour elle, aux officiers de garde, les cadeaux apportés pour elle et ses filles.

Le reste de la matinée se passa à visiter le charmant palais de Lazienki, en compagnie d'aimables Polonais, comme Mme la Doctoresse Sawicka, qui accompagne nos touristes chaque année dans leur visite de Varsovie.

L'après-midi, malgré la pluie, on se rendit en autocar au Palais de Wilanow pour y retrouver le souvenir de Sobieski et de Marie de Lagrange d'Arquien.

Qu'importait la pluie ! On s'amusait si bien dans l'autocar, bondé d'amis polonais !

On ne s'aperçut pas non plus de la pluie en rentrant à Varsovie, où M. de Luxemburg, administrateur des Grands Magasins Jablkowscy, et les Directeurs nous offrirent le thé dans le cadre même des Grands Magasins. Les petites tables

étaient garnies de drapeaux tricolores, et les nappes aussi étaient tricolores. Les rayons des étoffes déployaient des draperies aux couleurs de notre pays sur 10 mètres de haut.

Mais, ce qu'il y avait de plus charmant, c'était la façon dont le personnel, vendeuses et chefs de rayons, regardait passer les Français, avec bien plus d'affection encore que de curiosité.

Le soir, dernier soir hélas, de ces fêtes du cœur, Mme Rosa Bailly invita au Bristol, en toute intimité, quelques amis choisis : Boy-Zelenski, de l'Académie Polonaise et Madame Zelenska, Monsieur et Madame de Holtorp, Madame Rylska, Monsieur et Madame Paul Simon, Monsieur Constantin Sokolowski et son aimable sœur, Madame Radziejewska et Mlle Micheline Sliwicka, membres tout dévoués de la Société Polono-Française.

Chaque dame polonaise trouva sous sa serviette un sachet de dragées de Verdun. M. Armbruster remercia les membres de la Société Polono-Française, et remit solennellement la médaille de la Renaissance à son secrétaire, M. Constantin Sokolowski.

Comme il était convenu qu'il n'y aurait pas de discours... tout le monde parla ! et chaque orateur fut interrompu par tous et toutes. Jamais peut-être on ne s'était tant amusé dans les salons de l'Hôtel Bristol, et les autres dîneurs, ainsi que le personnel, prenaient part à cette gaieté.

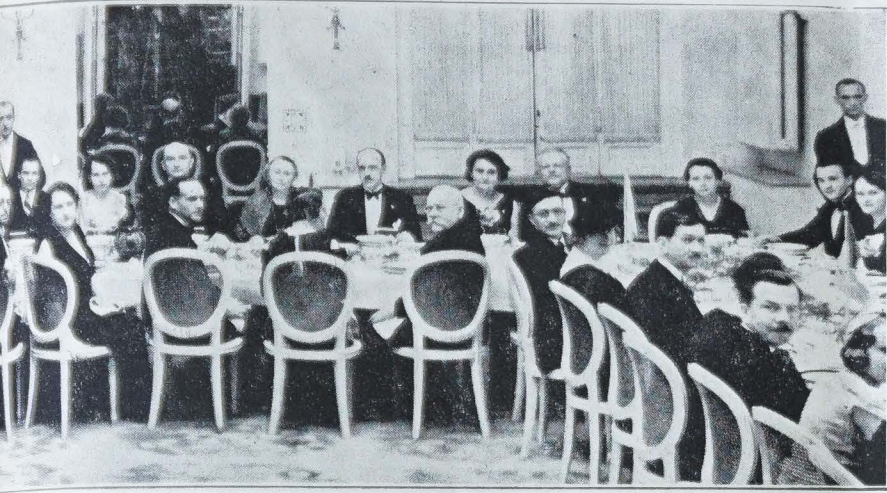
Le dîner terminé, les jeunes gens se mirent à danser. Plusieurs voyageurs se firent enlever par leurs amis polonais et certains déclarèrent qu'ils ne se coucheraient pas, voulant jouir jusqu'à la dernière minute de la compagnie de ces Polonais qu'ils considéraient maintenant vraiment comme leurs frères, en s'affligeant de les avoir connus si tard.

On ne décrit pas cette parfaite entente, cette harmonie des sentiments et des idées, ce ravissement général... Il faut être Français et avoir été en Pologne pour se l'imaginer.

Le lendemain matin, la délégation prenait le train pour Czystochowa dès l'aurore, puisqu'il lui fallait quitter l'hôtel à 6 heures du matin.

Les Varsoviens, qui ont la réputation de se lever tard, étaient pourtant à la gare afin de dire un dernier adieu et d'offrir encore des gerbes de fleurs à leurs hôtes français.

Madame Rosa Bailly, restée à Varsovie, pour une conférence aux journalistes, entendit pendant tout le reste de son séjour de véritables thrènes, à la façon de Kochanowski, sur le trop court séjour des Français à Varsovie, et reçut



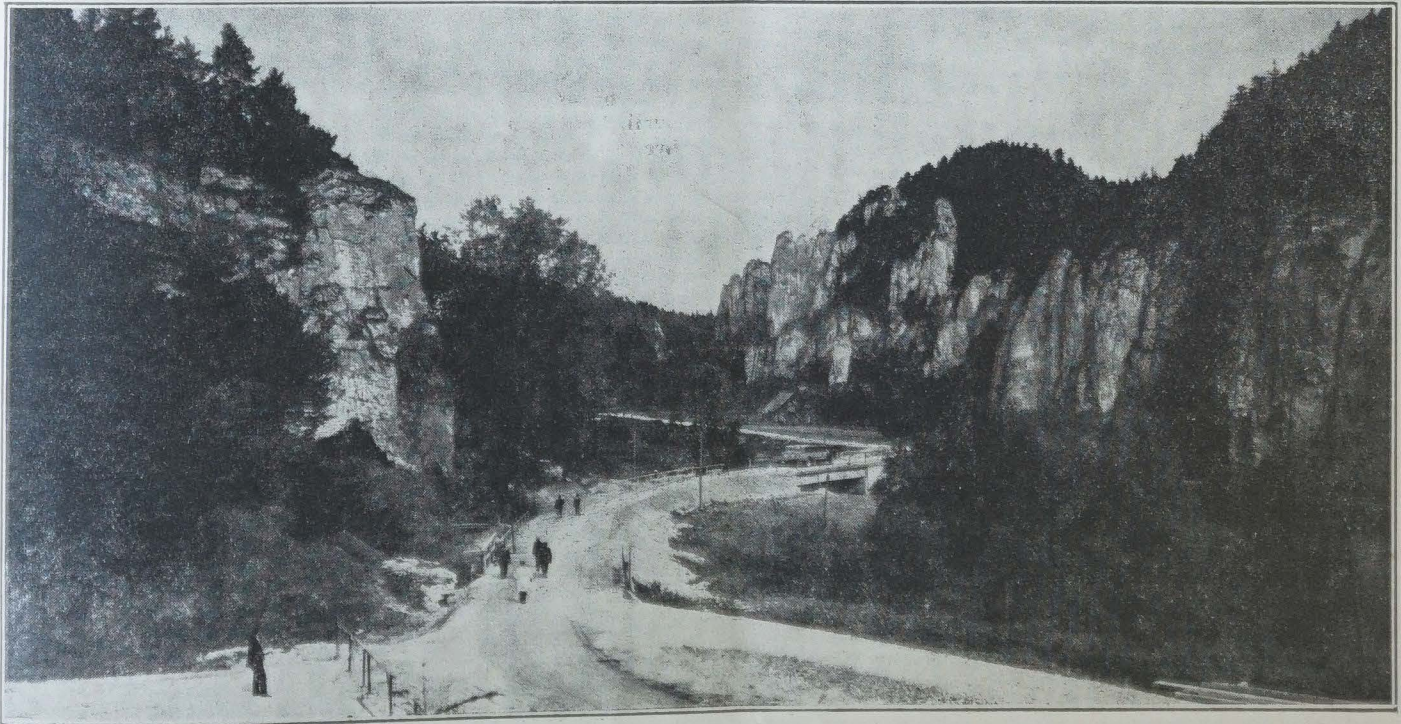
SOCIÉTÉ POLONO-FRANÇAISE

maintes félicitations sur le choix de ses collaborateurs.

Mais l'Association des Amis de la Pologne n'est-elle pas tout entière composée d'âmes d'élite, de cœurs dévoués ! Ajoutons qu'au moment du départ, il fut remis à chaque

voyageur, de la part du Ministère des Affaires Etrangères, un choix de beaux ouvrages sur la Pologne.

(A suivre).



ROUTE DANS LA VALLÉE D'OJCOW

Les Amis de la Pologne ont le plaisir de recommander à leurs lecteurs les consultations graphologiques de M. A. Suire, 1, rue des Fonderies, à La Rochelle. (Prix de la consultation : 10 fr.)

M. Suire se rattache à la Pologne par son professeur, M. Kotynski, décédé à La Rochelle en 1869, colonel polonais, fait prisonnier à Varsovie, en 1863, lors de l'insurrection, exilé en Sibérie, évadé, réfugié en Algérie, et enfin admis au Lycée de la Rochelle, grâce à une souscription de ses collègues français.

Les consultations de M. Suire, qui sont tout à fait remarquables, car il arrive à dresser un portrait graphologique complet, même d'après une signature, nous ont été utiles plus d'une fois.

Pour le tumulus du Maréchal Pilsudski

Souscription du Comité de Mulhouse

(par M. Yvon Andrieux)

MM. Wallach, député du Haut-Rhin	100	»
Bouche-Leclercq, Sous-Préfet	20	»
Général Challe	20	»
Burrus, Député du Haut-Rhin, Président des Proscrits d'Alsace	100	»
Colonel Charue, Président des Officiers en re- traite	20	»
Zuber, Président des Croix de Feu	50	»
D ^r Legrand, Président du Souvenir Français. Clavier, Président des Médaillés Militaires	25	»
Wetzel	5	»
D'Andon	20	»
Andrieux	20	»
Baumeiser	5	»
Beltremieux	10	»
Biscy	5	»
Boltz	5	»
Mmes Buisson, Dumonet, Lesclaux, Ortlieb et Robi- net	10	»
MM. Chevreux	5	»
Christofel	5	»
Clemessy	10	»
Cussac	5	»
Derivet	5	»
Dumas	10	»
Durand	5	»
Esslinger	5	»
Fequet	5	»
Folzer	5	»
Franck	5	»
Grandrémy	20	»
Grégoire	5	»
Guilleminot	10	»
Gunsett	5	»
Hartmann	5	»
Hcnle	5	»
Heudron	5	»
Kimmerle	5	»
Kirchmeyer	5	»
Kirchner	10	»
Labrosse	20	»
Lacornerie	5	»
Laps	5	»
Lebeau	5	»
Maroni	15	»
Scherb	5	»
Tourtet	5	»
Vieillard	5	»
Waltner	5	»
Weil	10	»
Weinzaepflen	5	»
Lalande	5	»
Total	665	»

ROSA BAILLY

demande à ses amis de l'aider à éditer son œuvre poétique
Va paraître

ALPES

(Sixt ou la Montagne farouche — Pralognan ou les Prés en fleurs — Repos au Mont-Jovet — Val d'Isère ou la Montagne dépouillée — Glaciers de Maurienne)

« C'est un livre éblouissant »

FRANCIS JAMMES.

1 volume de 170 pages environ. Prix en souscription : 12 fr. (poste recommandée : 13 fr. 50).

Adresser les mandats à Mme Rosa Bailly.

Rappel : MONTAGNES PYRENEES

Prix des Lettres Pyrénéennes — 1 volume : 15 fr.

PIANOS DE TOUTES MARQUES Stanislas LUBOINSKI

Ex-Technicien des Maisons Pleyel et Erard

Ventes — Achats — Echange

--- Accords — Réparations ---

SPECIALITÉ DE PIANOS D'OCCASION DE TOUTES MARQUES
EN BON ÉTAT ET GARANTIS

Téléph. : Opéra 73-85 217, Rue Saint-Honoré

R. C. Seine 626.659

PARIS (1^{er})

CHEMINS DE FER DE L'EST

Les Forts de Verdun et les champs de bataille de l'Argonne

Des excursions combinées, chemin de fer et autocar, sont organisées à des prix très réduits les dimanches 21 avril, 5 et 9 mai, 30 juin, 14 et 28 juillet, 15 et 29 septembre, ainsi que le lundi de Pentecôte (10 juin) pour la visite des Forts de Verdun et des champs de bataille de l'Argonne.

Les Forts de Verdun

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Verdun en chemin de fer, Visite en autocar de Verdun, la Côte du Poivre, les Carrières d'Haudremont, Louvemont, la Tranchée des Baïonnettes, l'Ossuaire et le Fort de Douaumont, Fleury, La Chapelle-Sainte-Fine, Le Fort de Souville, le Fort de Vaux, le Fort de Tavannes, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Verdun compris) : 100 francs.

Les champs de bataille de l'Argonne

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Sainte-Menehould en chemin de fer, Visite en autocar de Sainte-Menehould et Vienne-le-Château, Le Four de Paris, Le Bois de la Grurie, Abris du Kronprinz, Romagne, Montfaucon, La Côte 304, Le Mort-Homme, Verdun, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Varennes-en-Argonne compris) : 130 francs.

Pour tous renseignements, s'adresser : au Bureau de Tourisme de la gare de l'Est à Paris ; à l'Union Nationale des Agences de Voyage, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

NOTRE CABINET DE LECTURE

Les *Amis de la Pologne* ont constitué à leur siège social, 16, rue Abbé de l'Épée, Paris-5^e, un « Cabinet de Lecture » composé des traductions de la littérature polonaise (Sienkiewicz, Zeromski, Reymont, les poètes romantiques, les romanciers contemporains, etc.).

Les livres seront prêtés à titre gracieux pour une période de dix jours au plus et contre un dépôt de 20 fr. qui sera restitué au lecteur quand il cessera de profiter du Cabinet de lecture.

Le Catalogue est envoyé sur demande, contre 0 fr. 75.

Abonnez-vous à

hernani

revue mensuelle, littéraire et artistique

Organe officiel de l'Union des jeunes Ecrivains

ABONNEMENTS :

France, 6 numéros : 12 francs. — 12 numéros : 20 francs
Etranger, 6 numéros : 15 francs. — 12 numéros : 25 francs

Adresser les abonnements à M. le Directeur d'HERNANI, 44, rue Montcabrier, Toulouse, Compte chèq. post. n° 231.10.

CHEMINS DE FER DU NORD

Assure des RELATIONS RAPIDES vers :

L'Angleterre, service de jour, par Boulogne ou Calais, 1 heure de traversée ; service de nuit, par Dunkerque.

La Belgique, Paris-Bruxelles en 3 heures.

La Hollande, de Paris à Amsterdam, train de luxe « Etoile du Nord » et 3 services journaliers dans chaque sens.

L'Allemagne, les Pays Scandinaves, les Pays Baltes, Train de luxe « Nord-Express » et services journaliers dans chaque sens.

Pour tous renseignements s'adresser : Gare de Paris-Nord (Téléphone : Trudaine 70.00).

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 — C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »

Bi-mensuel illustré
pour l'émigration polonaise

« GAZETA DLA KOBIET »

Bi-mensuel illustré
pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires

LE « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés
(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder, vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande

Pour avoir des correspondants polonais

adressez-vous, de la part des « Amis de la Pologne », à M. Lucien Roquigny, Directeur de l'« Echo de Varsovie », 7, Nowy-Swiat, Varsovie.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Ne partez pas en vacances sans le GUIDE OFFICIEL des Chemins de Fer de l'Etat.

Vous y trouverez une documentation touristique intéressante (photographies et cartes des régions desservies) et une foule de renseignements pratiques.

Prix : 4 francs, dans les bibliothèques des gares du Réseau et bureaux de Tourisme.

Envoi à domicile contre paiement préalable de la somme de 5 francs, au Service de la Publicité, 13, rue d'Amsterdam à Paris-VIII^e.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue du Château, 35

LILLE (Nord)

45 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne ! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS !

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les Polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : E. CARCENAC.

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M Gaston DOUMERGUE.

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR,

Président : M. Louis MARIN, ministre d'Etat.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Vice-Président : M. Robert SEROT, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Délégué auprès des Associations polonaises en France : M. Louis REGAMEY.

CONSEILLERS POLONAIS — M. POTWOROWSKI, conseiller d'Ambassade; JAN LECHON, directeur de la propagande; M. GORECKI, directeur de P. A. T., à Paris; M. CHOWANIEC, conservateur de la Bibliothèque polonaise; M. FRENKIEL, correspondant de l'I. K. C.; le Président des Sokols.

Correspondants : W. SIEROSZEWSKI, Président de l'Académie Polonaise; Michel GRAZYNSKI, wojewode de Haute-Silésie; BOY-ZELENSKI, de l'Académie Polonaise; Princesse LUBOMIRSKA; Comtesse Félicie SKARBEK; M. KIELSKI, vice-président de la Fédération des Sociétés Franco-Polonaises; M^{me} WANDA DE LADA, ancienne députée; Julie WIELEZYNSKA; WIKTORJA GORYNSKA, D^r Thadée PRZYPKOWSKI; Mlle NINIEWSKA, Inspectrice générale.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe.

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINEMATOGRAPHIQUE.

LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président* : Général PARIS.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER; *vice-présidents* : MM. LOBIN et DOPLER; *secrétaire général* : M^r GARCIN; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.

ALENCON. — *Président* : M. JOUANNE, archiviste; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES.

ALGER. — *Président* : Général MEYNIER; *Vice-présidents* : MM. René POIRIER, professeur à l'Université, AUBRY, Président de la Société de Géographie; *secrétaire* : M. SCHVEITZER, professeur au Lycée.

ALLIANCE FRANCO-POLONAISE du NORD de la FRANCE. — *Président* : M. CHATELET, Recteur; *secrétaire général* : M. DEBUS.

AMIENS. — *Président* : D^r FERNET; *vice-présidents* : Colonel CHARPENTIER, M^r MAHIEU, M. MAZEAUD; *secrétaires* : M. ARRACHART, Mme BEZEGHER, Mlle NÉZARD; *trésorière* : Mme GOUDIN; *Archiviste* : Mme CAZIER.

ANGERS. — *Présidente* : Mme BAROT; *Vice-Présidents* : D^r TURLAIS, M. BIRGÉ; *secrétaire général* : M. Jacques MERCIER; *trésorier* : M. R. MANDUIT.

ARLES. — *Délégué* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

AUCH. — *Président* : N...; *vice-président* : Docteur SZELECHOWSKI; *secrétaire* : M. FALCONNET, Directeur de la Société Générale.

AUXERRE. — *Président* : M. Abel MOREAU, docteur ès lettres.

AVIGNON. — *Présidente* : Mme FAGES-FABRE.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA; *secrétaire* : M. Raymond GUILLIEN; *trésorier* : M. PEREY.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — *Président* : N...; *trésorier* : D^r WAGNER.

BOURGES. — *Président* : M. BUFFET, Intendant général; *vice-présidente* : Mme la Duchesse DE MAILLÉ; *secrétaire générale* : Mme GUYOT, Professeur.

BREST. — *Président* : Amiral GUÉPRATTE.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Président* : M. SEROT, industriel; *vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'Ecole des Arts et Métiers; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MEZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : M. D'ACREMONT, Avocat; *vice-présidents* : MM. Eugène FÉLIX, Prés. des Anciens Combattants; CHARVET, Inspecteur d'Académie; LAMBERT; *secrétaire* : Mlle FÉLIX.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON; *vice président* : M. BRIÈRE; *secrétaire* : M. POSTEL.

COGNAC. — *Président* : M. ROUX; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Professeur.

COLMAR. — *Président* : M. CARRÉ DE MALBERG, Procureur général; *vice-présidents* : M^r FEHNER, avocat; M. LOISON; *secrétaires* : M. DIETRICH; Mlle Alice STEGER, Professeur; *trésorier* : M. SCHAEGLIN, Juge au Tribunal.

(A suivre.)